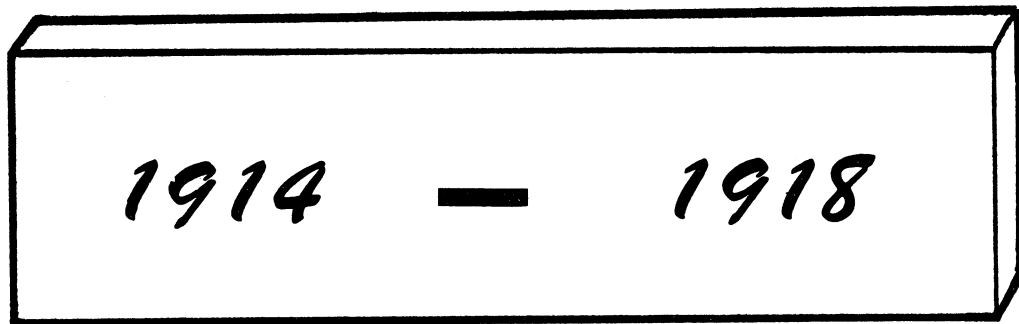


H5.
292

H5.
292



SOUVENIRS

d'un

AUBANGEOIS

PRÉFACE

* * * * *

Aubange dans la tourmente

Août 1914 ! Aubange disait sa joie à l'été. Les blés doraient les pentes du Michelberg. Léon Delchavée et moi, nous avions nos quatorze et quinze ans, tout frais, tout romantiques puisque nous rêvions de demeurer des amants, non pas de l'héroïque ancien latin de Jules César et de Tite-Live, mais du pur langage éternel de La Fontaine et de Victor Hugo auquel nous initiaient nos maîtres paternels du Collège Saint Joseph.

Pouvions-nous imaginer que, depuis trois ans déjà, les espions allemands avaient repéré les usines de création du fameux canon français, le 75, et tenté de le faire sauter dans sa fabrication elle-même ? On ne parlait que du dernier Tour de France, de la bande à Bonnot, des premières grèves, mais aussi des dirigeables du comte von Zeppelin, guère redoutés...

C'est durant les premières nuits d'Août, ces ineffables et mystérieuses nuits remplies des silencieuses pluies d'étoiles de la Saint Laurent, qu'allaient défiler soudain les escadrons des cavaliers feld-grau. Nos regards atterrés scrutaient derrière les rideaux les casques des uhlands, leurs lances noires dressées contre le ciel et contre notre peur. Cela devait durer plusieurs nuits, s'arrêter, puis reprendre avec l'implacable martèlement sans fin des chevaux dans le silence.

En quelques heures, le village et le pays avaient été écrasés d'angoisse. On avait appris qu'un prince de Hesse avait été tué près de Longeau, qu'on allait, en représailles, incendier le village.

C'est peu après seulement, qu'on a compris la réalité d'une telle menace, lorsqu'on raconta comment ils avaient laissé Musson, Baranzy, Ette à feu et à sang. On sut aussi que le fort de Longwy tenait bon. Mais, criaient les envahisseurs, on allait vite détruire "*das alte Netz*" (ce vieux nid). Ils allaient aussi investir et démolir Montmédy. Déjà, on avait vu passer en gare d'Arlon d'interminables trains remplis de soldats et ornés de l'inscription "*Nach Paris*".

Nous allions connaître l'irruption de la guerre au cœur même de nos études. Nous avons été arrachés au collège pour être envoyés en déportation au-delà de la frontière, en compagnie de Théophile Van Speybroeck, Alexis Bentz, Camille Guillin, mon père et quelques autres Aubangeois. Ajoutons que ce ne fut qu'un contretemps, à côté de la déportation de la guerre 40-45 qui allait nous faire toucher le fond de l'horreur dans les camps de la mort.

Les années de guerre allaient se suivre, avec les tranchées boueuses de l'Yser, avec l'héroïsme du roi Albert, la magnanimité de la reine Elisabeth, le courage indomptable du cardinal Mercier dont la lettre "*Patriotisme et Endurance*" circulait dans les foyers et semait l'espérance dans les cœurs.

Il y eut ensuite l'entrée en guerre des Alliés et l'unité de commandement du maréchal Foch, l'indestructible résistance de Verdun la légendaire, les déportations, les camps de prisonniers russes un peu partout, le terrible choc des Allemands et des Russes à Tannenberg avec le fameux maréchal Hindenburg, avec les cris de victoire inutiles, chaque fois, des armées de l'empereur. On avait appris aussi, le cœur ému, la mort du lieutenant Foch, fils du maréchal, à la bataille de Musson ; celle de l'écrivain Psichari à Rossignol ; la condamnation à mort de Gabrielle Petit à Tournai, sous le cri "*Vous allez voir comment sait mourir une femme belge*". Et le poignant martyre des deux frères Louis et Antony Collard que j'avais connus et admirés. Ils furent fusillés à Liège par deux pelotons de douze tueurs. C'était à l'aube du 18 Juillet 1918, à l'heure où se déclenchait l'offensive libératrice à Château-Thierry. Que d'exemples exaltants pour les Résistants de 14-18 et, à l'avance pour les élans et les exploits de la Résistance en 40-45 !

On vécut enfin, après la "*grippe espagnole*" dont beaucoup étaient morts, la fin du long cauchemar, les routes encombrées par les lamentables fuyards de la glorieuse armée du Kronprinz et des autres chefs militaires réputés invincibles. Enfin, les foules délirantes de la libération, les Aubangeois se portant en masse vers Mont-Saint-Martin afin d'aller acclamer les Américains vainqueurs dont ils avaient rêvé sans jamais les avoir vus.

4 Août 1914 - 11 Novembre 1918 ! Que de peurs, d'espérance, de vaillance, de mûrissement avant l'âge !

Quelle belle tâche a voulu assumer là mon ami Léon Delchavée, pour rassembler les souvenirs et faire revivre de douloureuses pages de l'histoire d'Aubange.

Merci, ami, pour tes écrits. Déjà tu nous avais enchantés par tes mémoires sur *"Aubange de nos jeunes années de 1900 à 1914"* et l'on ne se souvenait plus que des bonheurs de notre village.

Et voici que nous pouvons lire et relire cette tranche de vie 14-18, cruelle et lointaine mais inoubliable, de notre cher Aubange des trois frontières, qui allait être tourmenté, comme ses carrefours de vents et de rues, mais qui resterait toujours sereine comme ses ruisseaux clairs et ses horizons de perle et d'ambre.

Josse Alzin



7. Les Prodromes

En cette caniculaire fin de Juillet 1914, la vie, au Collège Saint-Joseph, baignait dans l'atmosphère habituelle des veilles de vacances.

Nous achevions notre cinquième latine et les cours, après l'hiatus de la Fête Nationale et des examens, étaient entrecoupés de fréquentes périodes de détente.

Notre application à l'étude se ressentait naturellement de ce laisser-aller et accusait un certain relâchement. Dans quelques jours aurait lieu la distribution des prix. Ensuite, ce serait l'évasion des grandes vacances.

Nous vivions donc dans cette double expectative. Si la perspective de deux mois de vacances avait de quoi nous allécher, il n'en restait pas moins que la proclamation des prix était, pour certains, un grave sujet d'inquiétude. Avec mon compatriote et ami Adolphe Alzinger (Josse Alzin), nous faisons partie de la quintuplette de jeunes Turcs, brevetés à l'externat, qui avaient pris l'habitude de se bousculer mutuellement dans le peloton de tête avec plus ou moins de bonheur suivant les disciplines, et ce genre de préoccupation nous laissait donc passablement indifférents. Dois-je avouer que nous profitions en cela d'une petite indiscrétion, au demeurant très involontaire, de notre professeur, ce cher abbé Calozet qui nous avait laissé entendre que nos résultats n'auraient rien à envier à ceux de la précédente année scolaire. Pour qui veut bien comprendre à demi-mot...

Nous nous prélassions donc, sans la moindre vergogne, dans un océan de quiétude, attendant avec une parfaite tranquillité d'esprit, le verdict solennel.

Cher abbé Calozet ! Pur produit des confins de l'Ardenne et de la Famenne, il avait, parmi d'immenses qualités intellectuelles, un dada : l'amour de la langue française. Parfois, avant la fin d'un cours, il déplaçait l'une ou l'autre revue littéraire dont il nous lisait quelques extraits. Sa voix était rocailleuse et il "roulait" les r, comme les rudes bûcherons de son pays d'Avenne ; mais il articulait chaque syllabe avec une telle recherche de l'intonation exacte et son désir de bien dire était si communicatif malgré un léger accent qui fleuraient bon la sylve ardennaise, que nous étions littéralement suspendus à ses lèvres. Le livre refermé, nous restions sous le charme pendant de longs instants.

Malgré le recul du temps, je vois encore la grande bâtisse du Collège, avec ses trois longs couloirs superposés, ses classes ouvrant sur la grande salle des fêtes au toit vitré où avaient lieu les distributions de prix et où les aînés ne craignaient pas d'affronter les feux de la rampe en montant "*Polyeucte*", la célèbre tragédie du grand Corneille. Et la chapelle gothique, et le gai carillon à la Westminster, et la grande cour bordée d'un mail pavé de briques et ombragé de tilleuls odoriférants. Et le "*chauffoir*" aux colonnes de granit bleu. Et le donjon crénelé flanqué de sa gracieuse tourelle d'angle en forme de poivrière, fantaisie architecturale tendant à conférer, à cette partie de l'édifice, une physionomie pseudo-médiévale.

Pourtant, une ombre planait sur ce tableau quasi idyllique. Depuis quelques jours, en effet, nos professeurs affichaient des mines soucieuses auxquelles nous n'étions pas habitués. Pendant les cours, on nous parlait surtout de la situation internationale et du danger de guerre qui obscurcissait l'horizon. Aux récréations, les jeux continuaient mais on sentait, malgré tout, que le cœur n'y était pas. Des conciliabules, auxquels participaient maîtres et élèves, avaient pour sujet principal l'assassinat de Serajevo, perpétré le 28 Juin sur la personne de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie et de l'incidence que pouvait avoir ce meurtre sur la paix en Europe.

Nous, les jeunes, peu rompus aux jeux de la politique, nous avions peine à comprendre que cet assassinat pût être à la base du déclenchement d'une guerre entre les empires centraux et la France. Pour le surplus, la Belgique étant neutre devait, pensions-nous, rester à l'écart du conflit.

De jour en jour cependant, nous dûmes bien nous rendre à l'évidence. Les parents des internes, remplis d'inquiétude, venaient récupérer leur progéniture et le collège se vidait peu à peu.

Puis, tout se précipita. Ce fut presque de la panique. Au train du soir, nous rencontrions des réservistes en tenue qui partaient rejoindre leur unité. On nous rendit enfin notre liberté. Il était temps car, le lendemain, les trains étaient supprimés, l'Etat-Major ayant donné l'ordre d'acheminer tout le matériel ferroviaire vers l'intérieur du pays, ce qui en restait sur place étant affecté à des fins exclusivement militaires.

Nos "*vacances*" commençaient donc un peu plus tôt que prévu et la distribution des prix était reportée aux calendes grecques.

77. Un Point d'Histoire

Le dimanche 2 Août 1914, à 7 heures du soir, l'Empereur d'Allemagne envoyait au Roi Albert, l'ultimatum suivant :

"Le Gouvernement allemand a reçu des nouvelles sûres d'après lesquelles les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur. Ces nouvelles ne laissent aucun doute sur les intentions de la France de marcher sur l'Allemagne par le territoire belge.

"Le Gouvernement impérial allemand ne peut s'empêcher de craindre que la Belgique, malgré sa meilleure volonté, ne soit pas en mesure de repousser sans secours une marche en avant française d'un si grand développement. Dans ce fait, on trouve la certitude suffisante d'une menace dirigée contre l'Allemagne. C'est un devoir impérieux de conservation pour l'Allemagne de prévenir cette attaque de l'ennemi.

"Le gouvernement allemand regretterait très vivement que la Belgique regardât comme un acte d'hostilité contre elle le fait que les mesures des ennemis de l'Allemagne l'obligent de violer de son côté le territoire belge.

"Afin de dissiper tout malentendu, le Gouvernement allemand déclare ce qui suit :

"1°/ L'Allemagne n'a en vue aucun acte d'hostilité contre la Belgique. Si la Belgique consent, dans la guerre qui va commencer, à prendre une attitude de neutralité bienveillante vis-à-vis de l'Allemagne, le Gouvernement allemand, de son côté, s'engage, au moment de la paix, à garantir le royaume et ses possessions dans toute leur étendue.

"2°/ L'Allemagne s'engage, à la condition énoncée, à évacuer le territoire belge aussitôt la paix conclue.

"3°/ Si la Belgique observe une attitude amicale, l'Allemagne est prête, d'accord avec les autorités du Gouvernement belge, à acheter contre argent comptant tout ce qui sera nécessaire à ses troupes et à l'indemniser pour les dommages causés en Belgique.

"4°/ Si la Belgique se comporte d'une façon hostile contre les troupes allemandes et fait particulièrement des difficultés à leur marche en avant par une opposition des fortifications de la Meuse ou par des destructions de routes, chemins de fer, tunnels ou autres ouvrages d'art, l'Allemagne sera obligée de considérer la Belgique en ennemie. Dans ce cas, l'Allemagne ne prendra aucun engagement vis-à-vis du royaume, mais elle laissera le règlement ultérieur des rapports des deux Etats, l'un vis-à-vis de l'autre, à la décision des armes. Le Gouvernement allemand a l'espoir justifié que cette éventualité ne se produira pas et que le Gouvernement belge saura prendre les mesures appropriées pour l'empêcher de se produire. Dans ce cas, les relations d'amitié qui unissent les deux Etats voisins deviendront plus étroites et durables".

Il est évident qu'un tel monument d'hypocrisie exposait ses auteurs à une cinglante réponse.

En voici la teneur : (cette réponse est datée du 3 Août au matin)

"Par sa note du 2 Août 1914, le Gouvernement allemand a fait connaître que, d'après des nouvelles sûres, les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur et que la Belgique, malgré sa meilleure volonté, ne serait pas en état de repousser sans secours une marche en avant des troupes françaises. Le Gouvernement allemand s'estimerait dans l'obligation de prévenir cette attaque et de violer le territoire belge.

"Dans ces conditions, l'Allemagne propose au Gouvernement du Roi de prendre vis-à-vis d'elle une attitude amicale et s'engage, au moment de la paix, à garantir l'intégrité du royaume et de ses possessions dans toute leur étendue.

"La note ajoute que, si la Belgique fait des difficultés à la marche en avant des troupes allemandes, l'Allemagne sera obligée de la considérer comme ennemie et de laisser le règlement ultérieur des deux Etats, l'un vis-à-vis de l'autre, à la décision des armes.

"Cette note a provoqué chez le Gouvernement du Roi un profond et douloureux étonnement.

"Les intentions qu'elle attribue à la France sont en contradiction avec les déclarations formelles qui nous ont été faites le 1er Août au nom du Gouvernement de la République. D'ailleurs, si contrairement à notre attente, une violation de la neutralité belge venait à être commise par la France, la Belgique remplirait tous ses devoirs internationaux et son armée opposerait à l'envahisseur la plus vigoureuse résistance.

"Les traités de 1839, confirmés par les traités de 1870,
"consacrant l'indépendance et la neutralité de la Belgique sous la
"garantie des Puissances et, notamment, du Gouvernement de S.M. le
"Roi de Prusse.

"La Belgique a toujours été fidèle à ses obligations inter-
"nationales. Elle a accompli ses devoirs dans un esprit de loyale im-
"partialité. Elle n'a négligé aucun effort pour maintenir et faire
"respecter sa neutralité. L'atteinte à son indépendance dont la menace
"le Gouvernement allemand constituerait une flagrante violation du
"droit des gens. Aucun intérêt stratégique ne justifie la violation du
"droit. Le Gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui
"sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la nation en même temps
"qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe.

"Conscient du rôle que la Belgique joue depuis plus de
"80 ans dans la civilisation du monde, il se refuse à croire que
"l'indépendance de la Belgique ne puisse être conservée qu'au prix de
"la violation de sa neutralité. Si cet espoir était déçu, le Gouverne-
"ment belge est fermement décidé à repousser par tous moyens en son
"pouvoir toute atteinte à son droit."

° °

Comme il fallait s'y attendre, le 4 Août 1914, à 10 H. du
matin, le Ministre d'Allemagne remettait à Monsieur Davignon, la
réponse suivante :

"J'ai été chargé et j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence
"que, par suite du refus opposé par le Gouvernement de S.M. le Roi
"aux propositions bien intentionnées que lui avait soumises le Gouver-
"nement impérial, celui-ci se verra, à son plus vif regret, forcé
"d'exécuter, au besoin par la force des armes, les mesures de sécurité
"exposées comme indispensables".



777 • *Allea jacta est !*

Dès la matinée du 4 Août, les troupes du Kaiser, déferlant sur le territoire belge, attaquèrent la position fortifiée de Liège.

Tandis que, dans les campagnes ardennaises, les paysans apeurés se ruaient vers les églises pour sonner le tocsin, l'armée allemande de la Meuse distribuait et placardait une proclamation qui en dit long sur la duplicité de l'envahisseur. Les termes de ce monument d'hypocrisie sont si révoltants et surtout si significatifs de la mentalité allemande que je ne puis résister au désir de la reproduire in extenso.

AU PEUPLE BELGE !

"C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes
"se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. Elles
"agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable, la neutralité
"de la Belgique ayant déjà été violée par des officiers français qui,
"sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile
"pour pénétrer en Allemagne".

"Belges ! C'est notre plus grand désir qu'il y ait encore
"moyen d'éviter un combat entre deux peuples qui étaient amis jusqu'à
"présent et, jadis même, alliés.

"Souvenez-vous du glorieux jour de Waterloo où c'étaient les
"armes allemandes qui ont contribué à fonder et établir l'indépendance
"et la prospérité de votre patrie.

"Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de
"ponts, de voies ferrées, de tunnels, devront être regardées comme des
"actions hostiles.

"Belges ! vous avez à choisir !

"J'espère donc que l'armée allemande de la Meuse ne sera pas
"contrainte de nous combattre.

"Un chemin libre pour attaquer celui qui voulait nous attaquer,
"c'est tout ce que nous désirons.

"Je donne des garanties formelles à la population belge
"qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre ; que nous
"payerons en or monnayé les vivres qu'il faudra prendre du pays, que
"nos soldats se montreront les meilleurs amis du peuple pour lequel
"nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

"C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris
"qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre."

Le Général
Commandant en Chef de l'Armée
de la Meuse

VON EMMICH

On connaît la suite : d'une part, la riposte déterminée de notre armée, de loin inférieure en nombre et en armement, la défense héroïque de la ceinture fortifiée de Liège et, particulièrement du fort de Loncin dont les défenseurs se couvrirent de gloire sous le commandement du général Leman et, d'autre part, les incendies et les massacres de populations civiles au mépris de la parole donnée.

Ceux qui croyaient en la vertu de notre neutralité furent cruellement déçus. La Belgique, innocente, était engagée malgré elle dans la plus effroyable tuerie de son histoire.

La gendarmerie belge ayant obéi à un ordre de repli vers l'intérieur, (Je vois encore nos braves pandores se précipitant vers Halanzy au triple galop de leurs montures), l'autorité communale avait instauré un service de garde civique composé de citoyens armés de bâtons et ayant pour mission de veiller au maintien de l'ordre dans la localité. L'arrêt de toute activité industrielle avait grandement facilité le recrutement de cette petite formation.

Le Grand-Duché de Luxembourg ayant été envahi dès le 2 Août, les avant-gardes du Kaiser franchirent notre frontière et s'infiltrèrent sournoisement aux alentours. Ce furent d'abord quelques groupes de uhlands, cavaliers portant le casque dont le cimier, en forme de plateau, s'apparentait à celui de nos lanciers (schapska). Vinrent ensuite des dragons de la mort, "soldats d'élite" recrutés, paraît-il, parmi la jeunesse dorée des hobereaux. Ces cavaliers portaient, tout comme les uhlands, la lance à penon. Leur coiffure, une toque de fourrure rappelant celle de nos guides, était ornée - si l'on peut dire ! - d'une tête de mort qui apportait à leur accoutrement la note sinistre convenant à leur réputation.

Pendant les premiers temps, les uhlands avaient établi leurs quartiers à Longeau.

Du côté français, les groupes de reconnaissance étaient constitués par des douaniers militarisés, rattachés aux armées combattantes et qui furent renforcés ensuite par de petites formations de dragons aux casques scintillants.

Le camouflage n'avait pas encore fait son apparition dans l'armée française alors que les Allemands, qui avaient prémédité leur mauvais coup de longue date, avaient troqué leurs uniformes trop voyants pour des tenues "feldgrau" et recouvert d'une housse de même teinte leurs casques en cuir bouilli.

De part et d'autre, la consigne semblait être de ne pas engager le combat, mais des accrochages étaient inévitables.

Au cours d'un de ces engagements, un uhlan fut blessé mortellement aux environs de la ferme Jamin. Un autre eut le thorax transpercé d'une balle. Le 14, les Français ayant tenté une incursion jusqu'à Longeau en délogèrent les uhlands qui s'y trouvaient et abattirent un lieutenant et un sous-officier.

Le lieutenant était un prince de Hesse (?) Son cheval, désespéré et cavalcadant dans les campagnes, fut repéré par un Aubangeois nommé Kayser. Ce dernier, au nom prédestiné quoique de nationalité française, enfourcha la bête et piqua droit sur.... Longwy-Haut assiégé. Aux avant-postes qui ne savaient quelle attitude prendre à la vue de ce cavalier insolite qui semblait leur tomber du ciel, il cria : *"Ne tirez pas ! Je vous amène un cheval !"* Seule une chance insolente lui permit de sortir indemne de cette folle équipée.

Ici, je demande au lecteur la permission d'ouvrir une parenthèse. Il est courant, qu'en période de trouble et en l'absence d'informations sûres, les fausses nouvelles, même les plus saugrenues, se propagent avec une rapidité déconcertante qui n'a d'égale que l'état de réceptivité malade de ceux qui s'empressent de les recueillir pour les retransmettre ensuite, non sans les avoir agrémentées de détails inédits.

C'est dans une telle atmosphère que naquit et se répandit le bruit que la garde civique avait arrêté au carrefour deux espions allemands déguisés en prêtres selon les uns, en religieuses selon les autres - On sait que les espions, comme les agents de ville, vont toujours par deux - Les témoins oculaires ne manquaient pas. Tout le monde était sûr du fait, sauf... la garde civique qui n'était au courant de rien.

Une autre information dont on mesurera l'importance se mit à circuler sous le manteau à propos de la mort du prince de Hesse. On avait, paraît-il, trouvé sur son corps un carnet d'instructions portant entre autres la consigne suivante : *"Das Dorf mit den zwei Türmen must vernichtet werden"* (Le village aux deux clochers doit être anéanti). Je ne puis me résoudre à croire que les ordres de mission du Haut Commandement allemand étaient rédigés sous forme de calembours, procédé peu sérieux, risquant d'aboutir à des confusions dramatiques. En effet, pourquoi "le village aux deux clochers" et non pas tout simplement "Ibingen" puisque ce nom figurait sur les cartes d'état-major allemandes ? Nous avons pu nous rendre compte ultérieurement que ces dernières n'avaient rien à envier aux nôtres. Si le carnet en question a jamais existé, il s'agit d'un document capital. Qu'est-il devenu ? Mystère !

- 12 -

Le fait qu'Aubange a été préservé des incendies et des massacres serait-il dû au geste d'un quidam inconnu subtilisant sur le cadavre d'un officier allemand une espèce de grimoire prescrivant ces atrocités ? J'en demande bien pardon aux amateurs de légendes, mais mon esprit positif se refuse à y souscrire.

Les Allemands ont fait paraître pendant la guerre un livre imprimé chez Everling à Arlon et portant comme titre : "Das hochdeutsche Sprachgebiet in Belgien" (La région de langue haut-allemande en Belgique). Cet ouvrage en dit long sur leurs convoitises à l'égard des localités belges d'expression germanique. Ne faut-il pas y voir une explication du fait que notre région a été plus ou moins épargnée par la fureur bestiale des envahisseurs qui n'a commencé à se manifester qu'à partir des villages d'expression française, Musson et la suite ?

Dans leur monumentale enquête sur l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg (ouvrage couronné par l'Académie française, le chanoine Jean Schmitz et le père Dom Norbert Nieuland, rapportent ce qui suit :

RAPPORT DE M. L'ABBE WITRY, CURE-DOYEN DE MESSANCY
(document n° 869, rédigé le 15 Octobre 1917)

"Le 6 août, un uhlan, venant de Clémency, localité-frontière du Grand-Duché, est arrivé tout seul à Messancy et a demandé où se trouvait la Poste. Il ne s'y est pas arrêté et a pris la route de Sélange. Au cas où la population aurait eu quelque velléité de "descendre" un Allemand, l'occasion eût été bonne !

"Le 14 Août, onze uhlands se trouvaient attablés dans un café, à Longeau, hameau de Messancy, lorsque des soldats français, venus de Longwy, les encerclèrent. Les cavaliers allemands, en essayant de se sauver dans la direction de Clémency, essuyèrent un feu nourri. Le lieutenant fut tué, deux chevaux abattus et trois autres capturés. Malheureusement, un des Français, blessé, mourut dans la nuit.

"Le 20 Août, pendant le passage des troupes allemandes, un officier rencontrant le bourgmestre à 50 mètres de la frontière, le saisit par la gorge et lui déclare qu'il sera fusillé et le village incendié si, dans une demi-heure, on n'a pas trouvé le civil qui vient de tirer sur lui. Le bourgmestre a beau protester de son innocence et de celle de tous les habitants dont il répond, rien n'a fait. Il est emmené par huit soldats, baïonnette au canon. Apprenant ce qui vient de se passer, Mademoiselle Galand court après l'officier et lui déclare que c'est un gamin qui, sur son passage, a fait éclater un pétard. On fait venir le gamin en question qui avoue tout et l'incident fut clos.

"Le 22 Août, pendant le siège de Longwy, M. Anatole de Mathelin, propriétaire, M. Kirsch, juge de paix et moi, curé-doyen, nous fûmes pris comme otages et conduits à Athus, à l'hôtel Bonardeaux, où nous restâmes jusqu'au lendemain. Nous devions y trouver l'abbé Ensich, curé de Turpange, section de la commune, l'échevin Jean Back et l'instituteur Charles Noël".

IV • Le Siège de LONGWY et la bataille de SIGNEDUX

Cette digression close, revenons-en à la suite des événements.

Les choses en étaient là lorsqu'un soir, un bruit sourd et contenu se fit entendre au lointain. On percevait une sorte de grondement confus qui, en s'amplifiant, semblait sourdre à la fois de tous les points de l'horizon. Peu à peu, il fallait bien se rendre à l'évidence. Ce tintamarre infernal qui frappait nos oreilles pour la première fois de notre existence, c'était le bruit caractéristique de troupes en marche.

La nuit tombée, les premiers éléments de la colonne traversaient Aubange, se dirigeant vers Halanzy. Inutile de préciser que les rues étaient désertes. Dans les maisons, tous feux éteints, les habitants n'osant trop s'approcher des fenêtres, jetaient à travers les rideaux des regards inquiets.

Une formation de cavalerie ouvrait la marche, suivie de l'artillerie dont la file interminable de canons et de caissons martelait la chaussée dans un bruit assourdissant. Puis on distingua des chants scandant la marche de l'infanterie.

Ce déferlement continu d'hommes, de chevaux et de charroi dura toute la nuit et toute la journée du lendemain. Vers le milieu du jour, quelques curieux enhardis mais pas très rassurés pour autant, mirent le nez dehors et assistèrent en spectateurs médusés à ce déploiement de forces.

Quoique les officiers encadrant les troupes eussent le revolver au poing, pour se prémunir sans doute d'une attaque d'imaginaires francs-tireurs, on n'eut à déplorer aucun incident. Mieux, un corps de musique offrit un concert à l'ombre du tilleul vénérable ornant la petite place de la Maison Communale. On ne peut pas dire qu'il y eut beaucoup d'applaudissements, les rares curieux se tenant à distance respectueuse.

Ce défilé dura sans interruption pendant près de 36 heures.

Les forces ennemies se massant autour de Longwy par les routes de Virton et de Rodange-Longlaville, amorçaient un mouvement en tenaille visant à encercler la vieille forteresse de Vauban. On peut estimer que vers le 10, cette opération était, à peu de chose près, réalisée aux trois quarts.

L'artillerie de la 5^e Armée allemande du Kronprinz avait disposé une batterie de 150 et 210 le long de la route de Halanzy à Musson, une autre au bois de la Pralle (vers Piedmont), d'autres encore au lieu-dit Godincourt, à la forêt des Monts dont la crête marque la frontière avec la France, à l'orée du bois de Messancy et, plus en retrait, sur les hauteurs de Châtillon. Du côté Est, d'autres batteries étaient installées à Rodange, sur le plateau de la Maas (ferme rouge) et sur la colline du Bois du Châ, à Herserange dont les avant-postes français s'étaient retirés.

Du côté de la défense, la garnison, forte de 61 officiers et de 3.500 hommes sous le commandement du Colonel Darche, disposait de 12 canons de 120, 12 de 95, 20 de 90 et de 6 vieux mortiers de 12. En regard des forces de l'assaillant, la puissance de feu de ce matériel était vraiment dérisoire et le combat qui allait s'engager était d'une flagrante inégalité.

Le 10 Août, les Allemands qui venaient d'occuper Longuyon, obligèrent le maire et le curé-doyen de cette ville à venir présenter au Colonel Darche une sommation exigeant la reddition de la place. Malgré la disproportion des forces en présence, cette insolente pré-tention fut fièrement repoussée.

Les quelques jours qui suivirent furent consacrés par les deux belligérants à consolider leurs positions respectives et à se préparer au combat.

Entretemps, nous avons appris que le 12, Arlon était occupée par les Allemands et que ceux-ci avaient infligé à la ville une amende de 100.000 F. (sous quel prétexte ?). Le lendemain, Freylange était livrée aux flammes, les Allemands prétendant avoir aperçu des signaux lumineux provenant de la tour de l'église.

Une tranquillité toute relative régnait à Aubange qui hébergeait déjà quelques familles évacuées dès le 2 Août de Longwy et environs.

Le 20, un premier obus allemand passa en vrombissant au-dessus de nos têtes pour aller s'abattre sur la forteresse. C'était le coup de semonce. De son côté, Longwy avait envoyé sur notre territoire et, notamment, dans le grand pré de Clémaraire, rue Perbal, quelques schrapnells qui ne firent aucun dégât.

A partir du 21, la meute se déchaîna et toutes les batteries allemandes donnèrent en même temps. Nuit et jour et presque sans interruption, nous entendîmes le sifflement des obus et le bruit sourd de leur impact sur l'objectif. Au début, c'étaient les 150 et les 210 m/m mais, le troisième jour, les grosses pièces de siège de 305 m/m se mirent à hurler, crachant la destruction et la mort.

Le bombardement aveugle et implacable se poursuivait sans répit jusqu'au 26. Incendiée, écrasée, la ville se trouvait réduite à un monceau de ruines. La garnison, exangue, était à bout de résistance. La défense, livrée à elle-même, sans secours de l'extérieur, fut contrainte de capituler le 26.

Pendant le siège, deux ambulances avaient été installées à Aubange, dans les locaux de l'école des soeurs et à l'ancien café Degive (actuellement pharmacie Chaidron). On y soigna les blessés recueillis dans les environs par des volontaires parmi lesquels se distinguèrent Emile Lorgé, Léon Back, Joseph Jeitz, Paul et Charles Dallemagne (réfugiés de Longlaville) et quelques autres dont malheureusement, les noms m'échappent.

Les soeurs Gudule et Epiphane, sous la direction éclairée du docteur Legrand, y firent preuve d'un dévouement admirable. Servie par sa connaissance parfaite de la langue allemande, Soeur Gudule sut en imposer à l'ennemi qui se montra coopératif dans l'oeuvre entreprise - les blessés des deux camps étant soignés avec les mêmes attentions -. Plusieurs vies humaines furent ainsi sauvées. En particulier, le uhlan au corps transpercé survécut à sa terrible blessure.

Le 21 Août, le bourgmestre d'Aubange, François Gillet, fut pris comme otage et emmené à Athus à l'hôtel Bonardeaux en même temps que d'autres notabilités des localités voisines. Le curé J.P. Hurt, malade, ne fut pas inquiété.

J'ai pu lire dans le "*Liber Defunctorum*" de la paroisse, la mention suivante :

*"Le 23 Août 1914, en pleine guerre avec l'Allemagne, sont
"morts à Aubange, deux blessés, un catholique nommé Léon W.
"et un protestant. Le catholique a reçu les sacrements de
"Pénitence et de l'Extrême-Onction et la Bénédiction Apos-
"tolique. Son corps a été enterré religieusement. A côté de
"lui a été mis, dans une fosse commune, le corps du protestant".*

signé : HURT, Curé

Dès le 22, un autre champ de bataille s'était ouvert. Le 5^e Corps de la 3^e Armée française venant renforcer la défense de Longwy se heurtait dans les campagnes de Gorcy, Signeulx, Baranzy et Musson à cinq régiments de la Division wurtembergeoise, Général Fabeck, appartenant à l'Armée du Kronprinz.

Le choc fut effroyable. Cette sanglante tuerie qui débuta dans un épais brouillard matinal, par des tirs au jugé de mitrailleuses et des corps à corps meurtriers à la baïonnette, s'étendit tout le long de la frontière française, jusqu'au-delà de Virton. Dans le crépitement des armes à feu, les canons français de 75 faisaient merveille mais leurs "homologues" allemands beaucoup plus nombreux, leur répondaient efficacement.

Qui dira le destin cruel de cette jeunesse fauchée à la fleur de l'âge ? Amis ou ennemis, Bretons ou Wurtembergeois, victimes pitoyables d'un holocauste dérisoire, ils étaient venus arroser d'un sang innocent une terre étrangère. Combien furent-ils, les malheureux qui laissèrent leur vie dans le seul engagement des confins franco-belges de Signeulx-Baranzy-Gorcy ?

J'ai voulu revoir les deux principaux cimetières où furent rassemblés leurs corps pour le dernier sommeil. A Baranzy, il ne subsiste aucune indication sur leur nombre car beaucoup furent rapatriés en France et en Allemagne. Certaines chroniques du temps font état de 884 Français et 268 Allemands. A Cussigny, en territoire français, un écriteau érigé à l'entrée de la petite nécropole, informe le visiteur : *"Ici repose le fils du Maréchal Foch parmi plus de deux mille de ses compagnons"*. Les noms de ceux-ci sont gravés dans la pierre.

La forte disproportion des victimes dénombrées dans les deux camps peut surprendre à première vue. Il est généralement admis, le sort des armes ne leur ayant pas été favorable, que les armées françaises avaient laissé plus de monde sur le terrain, mais des témoins oculaires ont pu constater que les Allemands avaient rapatrié un grand nombre des leurs en vue de leur assurer une sépulture en terre natale. D'autre part, facteur non négligeable, il est prouvé que des centaines de prisonniers et de blessés français ont été froidement massacrés, ceci expliquant cela.

Le Haut-Commandement allemand avait-il provoqué et entretenu dans l'esprit de ses soldats la hantise morbide de francs-tireurs hypothétiques ? C'est, en tout cas, la seule explication que l'on puisse donner à la soif de violence qui poussa ces troupes aux pires excès.

On les vit se ruer sur les populations civiles innocentes, tuant et saccageant tout ce qui leur tombait sous la main. Veillards, femmes, enfants, personne ne trouvait grâce aux yeux de ces soudards déchaînés. Le soir, nous apercevions de chez nous la lueur des incendies illuminant le ciel, se mêlant aux rougeoiement des flammes consumant Longwy-Haut et dont la brise nous apportait les effluves caractéristiques. Senteurs âcres, sinistres, si persistantes, si tenaces, que le recul des années n'a point abolies et qui semblent encore frapper l'odorat au moindre rappel du souvenir.

Enfin nous parvenait la nouvelle des massacres qui dépassaient en horreur tout ce que nous avions pu imaginer. Il y avait, parmi ces victimes, des gens que nous connaissions et cela ne faisait qu'ajouter à notre douleur et à notre désarroi. Passant, arrête-toi à Latour où, au bord de la grand'route, un monument rappelle les noms de 71 martyrs "canardés" comme un vilgaire gibier dans la campagne d'Ette alors que, réquisitionnés par les Allemands, ils procédaient au ramassage des morts et au soulagement des blessés ! Parmi ces noms, plusieurs pères tombés en même temps que leurs fils : Alphonse Lambert et ses cinq fils, Pierre, Alphonse, Nestor, Emile et Louis. Et un peu plus bas : Joseph Laval et ses trois fils, Charles, Arthur, Léopold. Ce dernier était mon condisciple et ami. Quinze ans ! Etait-ce un âge pour faire don de son existence à cette aventure meurtrière ?

Le raccourci ci-après donnera-t-il, dans sa froide concision, la mesure du drame affreux qui venait de se jouer, tel un raz-de-marée, en moins de 48 heures ?

	Fusillés civils	Emmenés en Allemagne	Maisons incendiées
VIRTON	4	-	2
LATOUR	71	-	1
ETHE-BELMONT	220	-	232
GOMERY	1	-	32
SIGNEULX	1	6	5
BARANZY	24	65	104
MUSSON	11	140	142
SAINT-LEGER	11	-	61
MUSSY-la-VILLE	14	-	54
GRANDCOURT	5	-	12
BLEID	-	-	22
ROBELMONT	-	-	15

(ces chiffres sont extraits du livre *"La Bataille de Virton"* de Monsieur l'abbé Charles Dubois)

Du côté français, de nombreux villages subirent un sort aussi cruel. Nous en citerons quelques uns parmi beaucoup d'autres : Frensois-la-Montagne, Lexy, Viviers-sur-Chiers, Doncourt-lez-Beuveille, Laix, Baslieux, Fillières, Cutry, Chénières, Saint-Pancré, Gorcy.



V. Une périlleuse Aventure

Le soir du 26 Août, le garde-champêtre Joseph Schneider, chargé par les Allemands de réquisitionner des attelages, se présenta chez une demi-douzaine de cultivateurs. Un convoi se forma, composé de six chariots conduits par Georges Margue, Joseph Lahure, Adolphe Reyter, Nestor Guillin, Nicolas Hansel et Charles Perbal. La colonne de véhicules était escortée par des feldgendarmes à cheval qui se montrèrent d'une brutalité révoltante, harcelant sans cesse hommes et chevaux et s'emparant même des fouets des conducteurs pour en cingler les pauvres bêtes.

Comme il avait été question seulement d'aller chercher de la paille à Messancy, les cultivateurs n'avaient emporté ni nourriture pour eux, ni picotin pour leur cheval. Messancy fut traversé au trot et les véhicules, continuant leur course sans but apparent, s'endormirent dans la nuit. Après un périple invraisemblable, par des chemins inconnus, les chariots arrivèrent au petit jour à ... Kleinbottlingen où se trouvait un dépôt de munitions. Pendant cette halte, au cours de laquelle les chevaux eurent à peine le temps de se reposer, un paysan de l'endroit pris de pitié, leur donna à chacun une bonne ration de trèfle fraîchement fauché. Quant aux hommes; ils eurent droit à un bol de café-malt noir et à un pain de troupe (Kamisch). Georges Margue parvint à se faire offrir une omelette par une femme charitable. Puis on s'occupa de charger chaque véhicule de boîtes de munitions destinées à être ramenées au champ de bataille de Baranzy.

Les Allemands s'étant vraisemblablement résolus à consulter leurs cartes, le retour se fit par Bascharage - Pétange - Achen. En cours de route, Nestor Guillin avait trouvé plaisant de pratiquer un trou dans son kamis et de le suspendre à son chariot au moyen d'une ficelle. Mal lui en prit, car il fut roué de coups et condamné à effectuer à pied le reste du chemin. Au pied de la côte d'Aubange, le cheval de Nicolas Margue, à bout de forces, tombait mort entre les brancards. Au passage à Aubange, vers 16 heures, Georges Margue réussit à se faire apporter par son père une musette d'avoine pour son cheval.

A l'arrivée à Halanzy, on reçut l'ordre de décharger les munitions et la permission de se désaltérer à la brasserie de Halanzy. Etait-ce la fin du calvaire ? Pas pour tout le monde, hélas ! Les compagnons furent autorisés à rentrer à Aubange, Georges Margue et Nicolas Hansel furent contraints de continuer jusqu'à Baranzy. Ils leur fit ramasser les morts jusqu'à la tombée de la nuit. Ils ramenèrent ensuite une cargaison de blessés à l'ambulance installée à Messancy dans les locaux du Couvent des Soeurs.

Le lendemain, Jean-Pierre Margue et un domestique de Charles Diderich furent réquisitionnés à leur tour pour enterrer les morts et relever les blessés de la bataille de Virton. De champ de bataille en champ de bataille, cette aventure les mena jusqu'aux portes de Sedan. Exténués de fatigue, ils durent se résigner, la mort dans l'âme, à abandonner cheval et chariot et à regagner Aubange à pied par des chemins détournés et en s'exposant à mille dangers. Détail qui en dit long sur les souffrances endurées : la chevelure de Jean-Pierre Margue, de châtain foncé qu'elle était au départ, avait, au retour, blanchi comme neige.

Georges Margue et Nestor Guillin furent à nouveau réquisitionnés peu après pour aller à Ethe, enterrer des chevaux morts, mais ils purent rentrer le jour même, mission terminée.

Après la bataille des frontières, les armées allemandes victorieuses s'étant enfoncées en France et en Belgique, en quête de nouvelles victoires et de nouveaux massacres, avaient laissé la région presque vide de troupes au point que l'on pouvait circuler un peu partout sans coup férir, à condition de ne rien faire qui puisse éveiller la méfiance de nos nouveaux maîtres, car une mauvaise rencontre était toujours possible.



V9 • Du sang sur les ruines

Profitant de cette accalmie providentielle, nous décidâmes, Charly et Joseph Perbal et moi-même, de tenter une incursion dans les ruines encore fumantes de Longwy-Haut.

Dès les premières maisons de Mont-Saint-Martin, un homme avait été abattu par les Allemands sur le pas de sa porte. Sa casquette gisait, témoin dérisoire, sur le seuil maculé de sang.

D'autres images, tout aussi horribles, nous attendaient dans la montée vers la ville haute. Les quartiers de Bellevue, du Tivoli et de la porte de Bourgogne offraient un spectacle désolant : arbres écimés et souvent brisés à mi-hauteur, maisons incendiées, épaves de toutes sortes, les murs de la forteresse en grande partie écroulés, la Redoute éventrée offrant aux regards ses galeries intérieures.

En ville, c'était l'Apocalypse. Il ne restait pour ainsi dire plus pierre sur pierre. La tour de l'église, amputée de son côté Nord, émergeait au-dessus des ruines, telle un moignon mutilé. Dans l'église même, ce n'étaient que gravats mêlés aux débris de la voûte effondrée. Restée intacte et rivée à son socle, une statuette de Jeanne d'Arc, que sa robuste constitution de bronze avait préservée du massacre, dominait, impavide, ce sinistre amoncellement.

Dans les rues en partie obstruées par l'écroulement des immeubles, nous avions peine à nous frayer un passage parmi les détritits. Nous trébuchions sur les choses les plus hétéroclites, meubles ou objets ménagers détruits, bandes de pansements rougies de sang, lambeaux d'équipements militaires, etc... Accroché à un pan de mur, un fer à gaufres tout neuf et portant encore l'étiquette indiquant son prix, marquait l'emplacement de ce qui avait été naguère la "Maison des Magasins Réunis".

De toute cette sanie se dégageait une senteur indéfinissable, à peine supportable, tenant à la fois des relents d'incendie et de l'odeur caractéristique des choses abandonnées et vouées à la putréfaction, pestilence qui nous poursuivait depuis que, de notre village, nous avions "senti" brûler Musson et Baranzky quelques jours auparavant.

A notre retour, ayant poussé une pointe sur la route du bois, vers la ferme Reizer, notre attention fut attirée par un attroupement. On venait de découvrir, gisant au milieu des blés, le cadavre d'un sous-officier français.

°
° °

A quelques jours de là, je mis à exécution un projet qui me tenait à coeur depuis un certain temps déjà : aller récupérer mes livres abandonnés au Collège Saint Joseph lors de notre départ précipité - quarante quatre kilomètres à pied n'étaient pas de nature à effrayer un jeune gaillard de 14 ans -.

Emportant comme viatique deux grandes tartines beurrées, je me mis donc en route par une journée ensoleillée et d'assez grand matin. Au début, je rencontrai très peu de monde et surtout presque pas d'Allemands. Ce n'est qu'à partir de Musson que je fus à nouveau confronté avec le triste spectacle des villages détruits. Ici, pas de bâtisses effondrées sous l'effet des bombardements, mais des rangées de maisons auxquelles les Allemands, dans leur rage destructrice, avaient délibérément bouté le feu, des maisons aux murs calcinés, dont les trous béants des fenêtres, vidées de leur châssis, semblaient crier au monde l'infinie détresse des populations crucifiées.

Peu de monde ai-je dit. En effet, la plupart des hommes fusillés ou emmenés en captivité, qui restait-il ? Des veuves et des enfants n'ayant plus que leurs yeux pour pleurer et dont un grand nombre étaithébergé dans les villages environnants.

A Baranzy m'attendait le même spectacle. Je serais tenté de dire "*en pire*" si Musson n'avait déjà atteint le fond de la souffrance humaine, mais les coups semblaient s'être concentrés sur ce hameau, moins étendu. Sans doute n'était-ce là qu'apparence aux yeux du passant non averti.

La sortie du village débouchait sur la plaine où venait de se produire le choc sanglant et meurtrier entre les armées françaises et allemandes. L'enlèvement des cadavres était terminé mais le sol était jonché de débris dont on a peine à imaginer la diversité - Casques allemands et képis français, capotes, havre-sacs, objets d'équipement, gamelles, gisant pêle-mêle dans un fatras indescriptible. Et toujours, comme à Longwy-Haut, l'âcre senteur de mort et le bruissement des vols de mouches.

Cà et là, dans la campagne meurtrie, une croix, sommairement formée de deux morceaux de bois, marquait l'emplacement d'une tombe anonyme. Dans le fossé bordant la route, un godillot français et une botte allemande semblaient, amère dérision, fraterniser dans leur commun anéantissement. Peu avant Signeulx, un tertre, pieusement parsemé de quelques fleurs des champs, s'adornait d'un casque d'officier allemand dont la pointe supportait un bracelet d'identité. A Signeulx, peu de ruines et un peu plus de monde.

Je traversai Latour, silencieuse, exsangue, et comme enveloppée dans une sorte de léthargie. Bifurquant à droite vers les hauteurs de Bampton, j'entrai à Virton par le Vieux Moulin, un peu avant midi. A première vue, les combats qui s'y étaient déroulés avaient laissé peu de traces. Peu de monde dans les rues, mais assez bien de soldats allemands.

- 11 -

Le Collège Saint Joseph, vu de l'extérieur, semblait vidé de sa substance. Quel changement depuis un mois ! Au-dessus du perron d'honneur, je poussai le battant entrebaillé de la grande porte et, ne voyant personne, je m'aventurai à pas feutrés dans le couloir du rez-de-chaussée menant à la salle d'études. Entendant des voix du côté de la cour, je jetai un regard dans cette direction. Deux civils et un soldat allemand étaient occupés au ramassage des débris de vitres qui jonchaient le sol. J'appris plus tard que des obus étaient tombés sur une ambulance installée dans la grande salle des fêtes y faisant un certain nombre de victimes.

Dans la salle d'études où tout était bouleversé et recouvert de plâtras, je retrouvai facilement ma cassette qui avait été visitée mais contenait encore l'essentiel de ce que je désirais emporter. Délaissant les cahiers et quelques menus objets, j'enfouis dans ma serviette de toile cirée, mes livres de latin et de grec qui étaient les plus précieux à mes yeux.

Tout à la joie de ces retrouvailles, je sortis par où j'étais entré et, en passant devant le bureau du proviseur dont la porte était grande ouverte, je vis à l'intérieur des militaires allemands discutant avec animation et qui ne me prêtèrent aucune attention. Quelques secondes plus tard, j'étais dans la rue. Ouf !

Pour trouver place pour mes livres, j'avais dû sortir mes tartines, ce qui me rappela qu'il fallait songer au déjeuner. Ayant fait l'acquisition, à la boucherie Leroux, d'un bol de tête pressée au prix de 20 centimes, j'allai m'installer pour déguster mon repas sous les ombrages de la Chapelle des Marrons et c'est l'estomac confortablement lesté que je repris vaillamment le chemin du retour.

Petite émotion : à la sortie du Bois de Biquaumont, je vis arriver au lointain deux cavaliers. Il s'agissait de feldgendarmes facilement reconnaissables à l'immense plaque de cuivre en forme de croissant de lune qui leur barrait la poitrine. Mon coeur battait très fort lorsqu'ils arrivèrent à ma hauteur. Ils ne me firent même pas l'honneur d'un regard, ce dont je leur fus infiniment reconnaissant. Le reste du trajet fut sans histoire, nonobstant la naissance, à mon talon gauche, d'une ampoule qui me força à accomplir à cloche-pied les deux ou trois derniers kilomètres de ma randonnée.



277. Hommes : 40
Chevaux : 8

Le cours des événements avait eu pour effet d'interrompre mes études jusqu'au printemps de 1915. Ayant appris que l'Institut Sainte Marie d'Arlon avait rouvert ses portes, mes parents me firent inscrire à cet Etablissement où je fus "propulsé" en cinquième moderne (Frère Placide) à partir de la rentrée de Pâques.

Malgré le sérieux handicap que j'éprouvais à m'adapter à cet enseignement assez différent des humanités gréco-latines où je me sentais dans mon élément, je réussis à me classer honorablement aux examens de fin d'année. Après les grandes vacances et, nonobstant une carence totale de vocation, je fus admis à l'Ecole Normale où je fis de mon mieux pour faire face à ce nouveau changement. Je garde, en particulier, le meilleur souvenir de mon professeur de français, le frère Stanislas, dont l'enseignement éclairé me rappela les meilleurs moments passés à Saint-Joseph.

Ma vie d'étudiant s'écoula donc sans histoire, jusqu'au 5 Mai 1917, date à laquelle un sort aveugle me désigna, avec des centaines d'autres, pour la déportation.

Nous avions été prévenus l'avant-veille d'avoir à nous trouver devant la Kommandantur (ancienne maison Nicolas Margue, remplacée aujourd'hui par le café-restaurant "Au tire-bouchon"), avec deux jours de vivres, nos effets personnels et une couverture. Destination : inconnue ! Cela sentait à plein nez la déportation dont notre population avait déjà connu quelques exemples (Guben, Meschede).

Dès le matin, le peuple aubangeois nous apporta le réconfort de sa présence et la foule déborda bientôt sur le carrefour et la place communale.

Après vérification de conformité avec une liste (établie par qui ?), on nous organisa en formation de marche et on nous fit prendre le chemin d'Athus, encadrés de soldats, baïonnette au canon. Derrière nous, suivait la cohorte des parents et amis dont les larmes trahissaient l'inquiétude. A Athus, la place de la gare et le carrefour étaient noirs de monde car vous pensez bien que les Aubangeois n'étaient pas les seuls invités au voyage. Un des nôtres, Joseph Grandgenette, proclamait à cor et à cri qu'il était l'objet d'une erreur et que sa qualité de citoyen luxembourgeois le protégeait contre les mesures appliquées aux Belges, pas moins ! En effet, il était né à Harlange (G.D.) de parents belges momentanément fourvoyés au Luxembourg. Il baragouinait un luxembourgeois très approximatif, fortement teinté d'accent wallon qui était son parler maternel. Parvint-il à intéresser nos gardiens ? Toujours est-il qu'il fut introduit à la Kommandantur installée à l'ancienne gendarmerie et que nous ne le revîmes plus.

Les opérations d'embarquement commencèrent immédiatement et, après avoir embrassé une dernière fois ma pauvre mère en larmes, je suivis mes compatriotes vers le quai. Là nous attendait une rame interminable de ces wagons fermés que l'on nomme communément wagons à bestiaux et qui, en prévision de leur utilisation en temps de guerre, portent l'inscription : Hommes 40 - Chevaux 8. Ces véhicules étaient normalement équipés de huit planches amovibles pouvant servir chacune de banquette pour cinq hommes. Le wagon qui nous fut affecté manquait apparemment d'une ou deux de ces planches, car nous étions serrés comme harengs en caque et, ceci d'autant plus que la sentinelle qui nous accompagnait en prenait tout à son aise.

De nouveau, la question se posa : Où nous conduisait-on ? Notre ange-gardien feldgrau opposait à nos interrogations un silence glacial. Au fait, le savait-il lui-même ?

Le train s'ébranla enfin dans la direction Sud. Pour les uns, on allait en Allemagne, pour les autres, ce n'était pas certain car on pouvait très bien y aller en prenant la direction Nord. Nous n'allions pas tarder à être fixés. Quand, à hauteur de l'usine, le convoi obliqua vers la droite, abandonnant sur sa gauche la ligne Rodange-Luxembourg-Allemagne, chacun poussa un ouf ! de soulagement. A notre passage à Aubange, de nombreux curieux avaient envahi les abords de la voie. Je vois encore la pauvre Hortense Faber, toute en larmes, crier un adieu déchirant à son père, debout près de la porte ouverte de notre wagon. Puis, ce fut la montée pénible du train vers Halanzy, scandée par le double halètement de ses deux locomotives.

Combien étions-nous, ainsi embarqués dans ce convoi nous conduisant vers l'inconnu ? Les supputations allaient bon train. Il y avait bien une quarantaine de wagons. Mentalement, je fis le compte : quarante fois quarante font seize cents. Je ne devais pas être loin de la vérité. Seize cents pauvres types grappillés au petit bonheur tout le long de la frontière luxembourgeoise depuis Heinstert jusque chez nous, parmi des populations déjà durement éprouvées par des ponctions antérieures. Seize cents "minables" au nombre desquels figuraient aussi bien des vieillards que des adolescents à la fleur de l'âge. Les listes avaient été dressées par les administrations communales sur ordre de l'occupant, certes, mais on ignorera toujours quels critères, avouables ou non, ont pu guider leur choix. Les Allemands demandaient des chômeurs, c'est sans doute pourquoi il y avait parmi nous tant d'artisans, de cultivateurs, d'étudiants, de commerçants. Passons....

Une petite halte à Saint-Mard. De nouveau, les questions fusèrent. On parlait de grandes coupes de bois qui avaient lieu aux Epioux, dans la forêt de Chiny. Perspective séduisante. On se prenait à espérer que cela fût vrai. Hélas ! le train obliqua à gauche vers Ecouvies - Montmédy. Où nous menait-on, grands dieux ? Il nous fallait réviser, une fois de plus, toutes nos supputations.

Lorsque, aux environs de 15 heures, le lourd convoi s'immobilisa en gare de Montmédy et qu'on nous fit enfin descendre, nous éprouvâmes un certain soulagement, mais le doute sur notre destination définitive subsistait toujours. Première constatation dont le lecteur voudra bien me pardonner le caractère prosaïque étant données les circonstances du moment : les marronniers ombrageant les abords de la gare (et qui n'existent malheureusement plus aujourd'hui) se paraient d'un luxuriant feuillage, alors que nous venions à peine de quitter Aubange encore sevré des premiers baisers du printemps.

De douce qu'elle était depuis notre départ, la température devenait accablante et l'église de la ville haute inscrivait dans un ciel de plomb la double rotondité de ses tours jumelles.

Le triage du bétail humain, à répartir dans les différents camps de la région, se faisait au pas de charge dans un concert de vociférations et de commandements gutturaux. Notre petite troupe d'Aubangeois fut bientôt bloquée dans un coin et entourée de soldats en armes. Apparemment, notre sort était scellé et nous allions connaître la fin de nos incertitudes. Il n'y avait plus qu'à emboîter le pas à nos gardes-chiourmes, non sans avoir récupéré notre *"compatriote"* Grandgenette qui, tout essoufflé, parvint, au prix de mille ruses, à se faufiler dans nos rangs. Pressé de questions, il avoua : *"le type m'a f....ichu à la porte et ils m'ont embarqué de force dans le dernier wagon !"*

La colonne dont je faisais partie avec plusieurs Aubangeois, s'engagea dans un raidillon menant à Montmédy-Haut en passant devant une grande bâtisse dans laquelle les Allemands avaient installé un dépôt de matériel téléphonique. Nous devions apprendre par la suite que cet immeuble qui domine encore aujourd'hui la vallée, était connu sous le nom de *"Maison carrée"* et avait abrité naguère les amours passagères et quelque peu illicites des militaires de la garnison.

Par le quartier du Tivoli, nous fûmes bientôt en présence du pont-levis qui commandait l'entrée de la forteresse. Ce dernier franchi, on nous parqua sur la place où les palabres reprirent leur train. L'orage qui menaçait depuis notre débarquement, éclata soudain et nous trouva sans autre abri que la couverture faisant partie de notre bagage réglementaire.

Cette forteresse de Montmédy a été construite par Vauban, en partie sur les vestiges d'anciennes fortifications datant de l'époque espagnole. Juchée sur un éperon rocheux dominant les alentours, c'est un véritable nid d'aigle. En 1917, une seule voie carrossable permettait d'y accéder par le côté Nord. Elle ne fut pas, comme Longwy, l'objet d'un bombardement systématique. La défense de 1914 se limita à des combats en rase campagne, se confondant avec ce que nous avons appelé la bataille de Virton ou des frontières. Le 27 Août à 20 heures, la ville fut abandonnée par la garnison forte de 2.000 à 2.500 hommes, qui avait pour objectif de se replier sur Verdun. Cette colonne devait se heurter, à la lisière du bois de Brandeville, à une attaque-surprise des Allemands. Ce fut une mêlée confuse et sanglante. Les Français y perdirent 500 à 600 des leurs tout en infligeant les mêmes pertes à l'ennemi.

Les troupes allemandes firent leur entrée à Montmédy au cours de la nuit.

Mais revenons à notre récit. La pluie ayant cessé et le ciel s'étant quelque peu rasséréné, nous fûmes rassemblés en vue d'un nouveau départ. On nous fit repasser le pont-levis et prendre vers la gauche un petit chemin creux qui conduisait à un groupe de baraquements bordant la route de Stenay, en territoire de Thonne-les-Près.

C'est là que j'allais passer les trois mois les plus pénibles et, sans doute, les plus "maturatifs" de ma jeune existence.



V999 • L'ÉPREUVE

Adossés à la route de Stenay, deux baraquements tout en longueur, flanqués d'une annexe abritant le bureau et l'infirmierie et, faisant face par le truchement d'une cour étroite aux cuisines et aux toilettes (voisinage peu hygiénique mais combien fonctionnel !) le tout n'excédant pas 15 ares, telle était, succinctement décrite, la résidence dont nous allions être les locataires privilégiés. Précisons que notre village-miniature était joliment serti dans un écrin de fils barbelés du plus gracieux effet.

Dire que l'on nous y attendait avec les attentions requises par le bon usage envers des hôtes de marque serait mentir. Notre première impression fut même franchement désagréable.

Sur toute la longueur de ce qui allait être notre réfectoire-living-dortoir, courait, sur deux niveaux, une infrastructure de charpentes en bois destinée à nous servir de couchettes et qui ressemblait à s'y méprendre aux casiers d'un entrepôt. Le montage n'en était d'ailleurs pas complètement terminé et devait être achevé le lendemain avec le concours des nouveaux occupants. Pas de tables, pas de chaises, pas de séparations entre les couchettes. Avec Josse Alzin et son père, nous nous étions appropriés un emplacement à l'étage supérieur. Mon installation avait été rapide : le "bodet" en osier contenant mes affaires personnelles placé au fond en guise d'oreiller, ma couverture, c'était tout.

Les cuisines s'étant enfin décidées à donner signe de vie, on nous servit le café. J'avais emporté un bidon en fer blanc et un gobelet et la boisson chaude me revigora quelque peu. Pour le reste, nous avions nos provisions.

Nos gardiens étaient très discrets et nous laissèrent nous installer à notre guise. Ne sachant où nous asseoir, nous n'avions pas attendu la nuit pour réintégrer nos casiers, mais, pour la plupart, le sommeil fut long à venir. Je m'étais enroulé dans ma couverture-matelas-édredon, mais je dus bientôt l'abandonner car elle était encore humide de l'ondée de l'après-midi.

J'étais assailli par un monde de pensées, les tribulations de la journée me revenant sans cesse à l'esprit. Je me rendais brusquement compte du bouleversement qui, en quelques heures, avait modifié profondément le cours de mon existence. J'avais vécu jusque là, dans le village de mes parents, sans l'ombre d'une responsabilité quelconque et voilà que, sans transition aucune, les événements m'imposaient un nouveau genre de vie, me contraignant à affronter seul et sans secours d'aucune sorte, les difficultés qui allaient surgir sous mes pas.

En un mot, je me sentais horriblement seul. Seul, mais pas découragé pour autant.

Soudainement mûri avant l'âge, j'étais fermement résolu à me comporter en adulte.

J'en étais là de mes réflexions quand le jour commença à poindre. Je n'avais pas conscience d'avoir dormi, mais j'avais les membres endoloris et je passai le reste de la nuit à prêter une oreille intéressée aux conversations étouffées qui se tenaient çà et là. Je tentais mentalement d'analyser les réactions de mes compagnons qui ne devaient pas être tellement éloignées des miennes, et cela occupa encore mon esprit pendant de longues minutes.

A six heures, le gefreiter réveille-matin arpentait bruyamment le caillebotis longeant le baraquement en frappant aux portes et en criant : "*Aufstehen !*" (Debout) A dire le vrai, nous n'eûmes aucun mal à obtempérer car nous étions littéralement perclus par l'ankylose et nous avions hâte de nous dégourdir quelque peu.

Avec le café-ersatz du matin, nous avions droit à un morceau de pain équivalant au cinquième du pain noir d'un kilo que les Allemands appellent "*Kamis*" ou "*K.K.brot*" C'était la ration quotidienne. Il nous fallut de nouveau faire appel à nos maigres réserves.

Après le déjeuner, on nous partagea en équipes d'une quarantaine d'hommes et on nous donna à chacun un grand sac à matelas.

A cinq cents mètres du camp, se trouvait, parmi d'autres installations, une scierie (*Sägewerk*) où une machine spéciale fabriquait des copeaux de bois en quantité industrielle. C'est là que nous fûmes invités à remplir notre sac. Sur le chemin du retour, nous devions ressembler à une colonie de fourmis véhiculant leur précieuse progéniture en devenir ! Hélas ! quelques jours plus tard, ces paillasses bourrées à souhait semblaient avoir subi la pesante caresse d'un rouleau compresseur.

Le reste de la journée se passa en appels, contre-appels, contrôles d'identité, etc... On nous organisa en commandos de 20 hommes dont un responsable, sachant parler allemand, devait servir d'intermédiaire entre le commandement et la population du camp. La plupart des Aubangeois faisaient partie du commando n° 17 placé sous la houlette tutélaire de... Joseph Grandgenette, encore lui ! C'est lui qui, entre autres activités, avait la mission de nous convoquer aux rassemblements qui avaient lieu dans la prairie longeant la chaussée, face au camp. Je l'entends encore crier, dans son jargon franco-germanique : "*Numéro ziventzeng an der Wies !*" (Numéro 17, à la prairie).

Le camp était placé sous la direction du lieutenant Demsky, homme d'une correction parfaite et qui n'avait rien de la morgue du traditionnel officier à monocle et à balafre dont l'armée allemande était abondamment pourvue.

Cette Direction ne fut pas longue à constater l'hétérogénéité du contingent humain mis à sa disposition et qui était le produit d'une sélection pour le moins inadéquate. Les visites médicales pratiquées au début de notre séjour eurent pour résultat de mettre en évidence certains cas flagrants et, dès les premières semaines, des libérations furent ordonnées.

Parmi les bénéficiaires de cette mesure, je cite au hasard du souvenir :

François Alzinger, 58 ans ; Léon Wéber, 51 ans ; Gustave Fraselle, 47 ans ; Olivier Faber, 44 ans ; Théophile Vanspeybroeck, 45 ans ; Dominique Jaas, 34 ans ; Jean-Baptiste Leblanc, 37 ans ; Alexis Bentz, 30 ans ; Armand Montulet, 31 ans ; Lucien Bentz, 30 ans et le caporal de la 17^e, Joseph Grandgenette, 51 ans.

A la suite de ces départs, Adolphe Alzinger, 18 ans et 4 mois, et moi-même, 16 ans et 11 mois, devenions en fin de compte les seuls représentants aubangeois de notre camp qui avait pour nom : "*Flugplatzbaracken*" (Baraques de l'aérodrome), ce dernier étendant ses installations non loin de là, le long de la route de Stenay. Concrétisant sa nouvelle destination, les Allemands l'affublèrent d'un nom interminable : "*Freiwilligenzivilarbeiterlager*", ce qui veut dire tout simplement : "*Camp de travailleurs civils volontaires*". Ce dernier qualificatif est tout un poème au sujet duquel tout commentaire serait superflu, l'humour pouvant revêtir, au gré des latitudes, les formes les plus inattendues.

Le premier repas du soir nous fut servi le lendemain de notre arrivée, le dimanche 6 Mai. Comme dans les hôtels, le menu était affiche aux cuisines. Aujourd'hui "*BOHNENSUPPE*" (soupe aux haricots). Effectivement, il régnait au camp un vague fumet rappelant d'assez loin celui de ce délicieux papilionacé, mais la soupe était d'une telle minceur ! Un certain nombre d'entre nous (dont j'étais) n'avait pas pensé à inclure une gamelle dans leur batterie de cuisine. Naturellement, pas de gamelle, pas de soupe ! Heureusement pour les imprévoyants, il y avait à l'extrémité du camp un tas d'immondes comportant, entre autres détritiques, des boîtes en fer blanc ayant contenu 2 kilos de viande conservée (corned beef). Les moins rouillées furent les plus disputées. Nettoyées avec une mixture composée de terre et d'eau et rincées au robinet, elles faisaient, ma foi, assez bonne figure et ce, d'autant plus que l'ingéniosité, fille de la nécessité, dont nous faisons preuve, les avait dotées d'une anse en fil de fer, ce qui les rendait très maniables et leur donnait l'allure d'un récipient des plus classiques, à tel point que lors des distributions, les mieux nantis ne s'offusquèrent point de leur voisinage.

A partir du lundi 7, on passa aux choses sérieuses, le travail à l'extérieur. La chose se pratiquait de la façon suivante : toute la colonie était réunie sur deux rangs dans la prairie où les commandos de travail étaient formés. Chacun de ceux-ci était dirigé à pied d'oeuvre sous la conduite d'un soldat en armes qu'on désignait sous le nom de "*poste*" (de l'allemand "*posten*" : sentinelle).

Suivant l'importance de la colonne, le nombre de ces gardes-chiourmes pouvait être doublé ou triplé. Le fin du fin consistait à se faufiler, lors du rassemblement, dans le commando que l'on avait des raisons de préférer et qui était souvent reconnaissable à son gardien. J'ai maintes fois usé de ce stratagème avec quelque chance de réussite.

Les lieux de travail étaient nombreux et variés. Bordant la route de Stenay, il y avait un immense chantier d'activités diverses, ce qu'on appellerait aujourd'hui un zoning industriel, et dont il subsiste encore, à l'heure actuelle, quelques vestiges. On y trouvait des dépôts de toutes sortes, des ateliers, une grande scierie (Sägewerk) etc... Au moment de l'invasion, le Génie français avait fait sauter les deux extrémités du tunnel de la ligne de Sedan, ce qui obligea les Allemands à construire, à partir de la gare, une déviation traversant la ville basse et contournant la ville haute pour retrouver la voie principale à l'entrée du viaduc de Thonne-les-Prés. De l'autre côté, le chemin de fer départemental à petite section étant la seule voie reliant Montmédy à Verdun, on avait établi, dans le zoning précité, un chantier de transbordement composé de voies normales et de voies étroites disposées parallèlement. C'était l'"Umlade Kommando".

Il y avait aussi le "*Beckleidungsdepot*" (Dépôt d'habillement) et le "*Truppendepot*" (marchandises diverses pour la troupe).

A la gare principale (*Bahnhof*), de nombreuses équipes étaient occupées journellement au chargement et déchargement de wagons.

Dans la ville basse, on comptait plusieurs petits dépôts de nourriture, vins, tabac, chocolat, etc... généralement installés dans des maisons particulières réquisitionnées. Certaines entreprises artisanales ainsi que les exploitations agricoles étaient également réquisitionnées sur place et fonctionnaient, propriétaires compris, au service exclusif de l'occupant. C'était le cas pour des fermes situées à Vigneul, Thonne-les-Prés, Iré-les-Prés, Iré-le-Sec, Grand-Verneuil, etc... Les membres de la population adulte en état de travailler étant, en général, soumis aux mêmes obligations, on peut dire que le seul employeur était l'armée allemande.

La vie au camp n'avait rien de folichon : travailler beaucoup, manger peu, dormir mal ! L'inénarrable Arlonais Philippe Keyenberg, le libraire-clarinettiste de la grand'rue, avait beau nous susurrer certains soirs les plus beaux morceaux de son répertoire, cela n'améliorait pas le goût de l'horrible soupe aux betteraves, râpées en julienne, que l'on nous servait un jour sur trois, les autres menus étant à base de rutabagas ou de chou. Très rarement, un brouet d'orge perlé venait rompre cette monotonie potagère. La pomme de terre, article de luxe, était à peu près inexistante.

Poussé par mon esprit frondeur, j'avais dessiné à la craie, sur la palissade, une flèche indiquant la direction des cuisines avec l'inscription "Rue Tabaga". Ce graffito subsista un certain temps sans apporter la moindre amélioration à nos menus.

Ne parlons pas de la viande. Un minuscule morceau de boudin rouge (*Blutwurst*) ou de saucisson de foie (*Leberwurst*), accompagnait parfois notre cinquième de pain quotidien. Nous avions remarqué que ce pain, frappé de sa date de fabrication, ne nous était jamais servi avant d'avoir atteint l'âge d'un mois. Très souvent, il était moisi et immangeable, mais de jeunes affamés n'y prenaient pas toujours garde. Cette imprudence coûta la vie à un de nos amis des environs d'Arlon nommé Maringer, qui mourut empoisonné au bout de quelques heures.

Pour "agrémenter" la soupe, les cuisiniers jetaient dans une chaudière de 200 litres environ, le contenu de deux boîtes (4 kilos) de viande conservée. C'était peu, évidemment. Etant de corvée aux cuisines, j'ai pu constater qu'un des postes, au moment de regagner son cantonnement, dissimulait une de ces boîtes sous sa capote. Conclusion : le peu d'aliments nutritifs qui nous était attribué était mis en coupe réglée par ceux-là mêmes qui avaient pour mission d'empêcher les détournements. Au bout de quelques semaines de ce régime, nos vêtements avaient des velléités de flotter, tels des oriflammes, à la moindre brise.

Chaque samedi, pendant cinq semaines consécutives, on nous gratifiait d'une piqûre anti-ceci ou anti-celà, sein gauche, puis sein droit ; omoplate gauche, puis omoplate droite, enfin bras gauche. On nous laissait tranquilles pendant les cinq samedis suivants, après quoi on recommençait une nouvelle série.

C'est au cours d'une de ces séances que le secrétaire du camp, un gefreiter nommé SAATRIEB, me dit en cochant mon nom sur la liste : "*Jetzt bist du der jüngste*" (maintenant, tu es le plus jeune). On venait, en effet, de renvoyer les moins de 17 ans mais on n'avait pas cru devoir tenir compte des 25 jours qui me manquaient pour arriver à cet âge le jour du "kidnapping". Comme il avait l'air bien disposé, je risquai cette remarque. Avec un regard en coin, par-dessus ses épaisses lunettes de myope, il me répondit en souriant qu'il en connaissait beaucoup au camp qui souhaiteraient avoir mon âge. Du Machiavel aimable, en somme !

On prenait également le plus grand soin de notre propreté corporelle. Les Allemands avaient aménagé dans les casemates, à droite de l'entrée de la forteresse, un local abritant une installation de douches (*Spritzenhaus*). Sur la clef de voûte de la porte était peint un pou énorme, idéogramme de compréhension universelle ! A l'intérieur où l'on était admis à quarante à la fois, on passait dans une première salle où l'on se déshabillait entièrement. Les vêtements et le linge de corps étaient envoyés à l'étuve mais on devait conserver par devers soi, montre, portefeuille, porte-monnaie et tout objet qui n'aurait pu résister à la température de l'étuve.

Après un bon quart d'heure de repos, on était admis, toujours en groupe, à la salle d'ablutions où l'eau, agréablement tiède, dégoulinait en pluie de tuyaux perforés, fixés au plafond. La maison ne fournissait pas le savon. Tant pis pour celui qui n'avait pas eu la pensée, ou la possibilité, de s'en munir.

On éprouvait, sous la douche, une agréable sensation de bien-être dont on profitait largement tout en surveillant du coin de l'oeil les quelques objets personnels abandonnés sur la banquette qui courait le long de la muraille.

L'opération terminée, on se bouchonnait copieusement au moyen du carré de tissu prêté gracieusement par l'établissement, épave d'un vieux vêtement, pan de chemise ou autre. On retrouvait enfin dans une troisième salle, les vêtements épouillés et étuvés.

L'église de Montmédy-Haut, datant du 18^e siècle et consacrée à Saint Martin, est un monument massif et imposant, dont le style cadre admirablement avec les constructions caractéristiques de l'art militaire du siècle de Louis XIV qui lui servent d'écrin. Ses flèches bulbeuses dominent les alentours à plusieurs kilomètres à la ronde. Elle recèle la pierre tombale d'un sire d'Allamont de Malandry qui joua un rôle important dans l'histoire de Montmédy à l'époque du Roi-Soleil.

Certain dimanche, je fis partie d'un groupe autorisé à y assister à une réunion à caractère religieux. A cette époque, l'église était dans un état de délabrement total. Comme dans les temples orthodoxes, il n'y avait ni bancs ni chaises, et l'assistance devait se tenir debout.

Après avoir entendu quelques cantiques en langue allemande, sans accompagnement d'orgue - et pour cause - nous eûmes la primeur d'une sorte de sermon, toujours en allemand, prononcé par un officier que je présimai être un pasteur protestant. S'exprimant ensuite en un français très approximatif, ce personnage nous dit sa joie de se trouver en présence de citoyens appartenant à un pays allié à l'Allemagne par le sang de ses rois mais qui avait été détourné bien malgré lui de ses devoirs par les sirènes de la propagande et de l'impérialisme français. Il escomptait que la victoire, très proche, des armées du Kaiser rétablirait notre noble pays dans la paix et la prospérité, etc... etc... Ce dithyrambe pro domo m'avait profondément écoeuré et je me promis bien de ne plus m'exposer à une expérience de ce genre.

Au "Bekleidungsdepot" du zoning était annexé un local où l'on passait à la chaudière les uniformes récupérés sur les champs de bataille pour être envoyés ensuite en Allemagne où ils étaient "rénovés". J'ai passé des heures pas trop désagréables à astiquer des armes rouillées, fusils, sabres et baïonnettes pour les débarrasser des traces d'oxydation. Ce travail se faisait au moyen d'un morceau de bois taillé en biseau et humecté de cendrée humide. Au magasin même, le travail était plus dur car il consistait souvent à manipuler des caisses de vêtements de près de deux mètres cubes.

A la scierie voisine, des troncs d'arbres étaient débités en madriers de deux mètres environ, destinés à servir d'ossature aux tranchées. Chaque jour, des rames entières de ces bois étaient acheminées vers les zones de combat. A croire que l'offre était largement dépassée par la demande !

J'ai été pendant plusieurs jours, occupé avec d'autres camarades, à sarcler un champ immense de rutabagas envahis par une nuée de tussilages que nous connaissons sous le nom de pas d'âne. Il est curieux de constater, surtout pour les non avertis que nous étions par définition, une étrange ressemblance entre ces deux végétaux à un certain stade de leur croissance, particularité qui fut fatale à ceux-là mêmes que la pioche devait précisément épargner.

Il y avait, à l'entrée d'Iré-les-Prés, une exploitation agricole où je fus détaché un jour, en compagnie d'un camarade, pour y sarcler quelques carrés de légumes. Deux prisonniers russes y étaient séquestrés à demeure avec une bonne douzaine de cochons dont ils avaient pour mission de s'occuper de la pitance. Ayant découvert au grenier une ratière de dimensions énormes et l'ayant remise en état de fonctionnement, ils procédaient chaque matin à la récolte de quelques victimes. Celles-ci étaient bientôt tuées, dépecées, rôties à la broche dans le foyer de la chaudière où se cuisait la nourriture des porcs, puis ingurgitées avec délectation.

Trouvant l'endroit à mon goût, je m'arrangeai, usant de ma méthode habituelle, pour y revenir le lendemain. Tout en m'acquittant de ma besogne, je trouvai le temps de rendre une visite intéressée à un immense carré de fraisiers dont je m'offris la primeur matinale. J'y reçus la visite d'un Feldwebel bedonnant qui, frappé sans doute par mon air de jeunesse, s'enquit de mon âge et s'étonna que je fusse déjà chômeur (*Arbeitslos*). Lorsque je lui dis que j'étais étudiant, il me demanda à brûle-pourpoint si je savais écrire en caractères gothiques. Ce n'était pas le moment de me "dégonfler" et sur ma réponse affirmative, il m'indiqua deux magnifiques potirons sur lesquels il me pria d'inscrire au crayon les prénoms de sa femme et de sa fille. Sur l'un, Emmy et sur l'autre, Edith (curieux, ce nom anglais pour une Gretchen !). Je m'exécutai de mon mieux. Apparemment satisfait de mon travail, il me demanda de creuser, avec la pointe de mon canif, un sillon dans l'épaisseur de la peau du fruit en suivant le tracé des lettres. Il m'expliqua que lors du mûrissement des potirons, ces marques allaient se boursoufler sur les bords, donnant au caractère un relief des plus gracieux. J'ignore si le procédé avait quelque chance de réussir car onques ne revis ni le Feldwebel, ni les potirons.

Alors que je participais à une corvée de déchargement à la gare de Montmédy, je fus interpellé sans aménité par un sous-officier qui m'intima l'ordre de le suivre dans les bureaux de la station. Ignorant l'objet de cette mesure, c'est plus mort que vif et les jambes flageolantes que je lui emboîtai le pas. On me chargea d'un sac de toile dont les fermetures étaient scellées à la cire et, sous la conduite d'un poste à qui l'on avait fait mettre baïonnette au canon, je fus dirigé vers la "*Feldpost*" installée dans un immeuble de la rue principale.

A la réception du colis, on remit une décharge à mon cicerone. Sur le chemin du retour, celui-ci qui n'avait soufflé mot depuis notre départ, devint tout-à-coup d'une loquacité intarissable. Rengainant la baïonnette, il me déclara en substance : *"Nous avons été riches pendant un quart d'heure car le sac contenait 325.000 marks"*. A peine remis de mes émotions, je pensai en moi-même : riches, oui, mais au prix de quelle frousse ! Car j'avais ressenti ce jour-là la plus mémorable pétoche de ma carrière de déporté.

Les Allemands ayant ouvert en 1917, sur la route de Villécloye, un cimetière militaire destiné à recevoir les dépouilles mortelles de leurs soldats tombés sur le front de Verdun, je fis partie d'un commando affecté aux inhumations. Celles-ci se faisaient dans des fosses communes. Beaucoup de cadavres étaient partiellement dévêtus, leurs uniformes ayant sans doute fait l'objet d'une récupération, ce qui expliquerait l'existence des laveries du Bekleidungsdepot dont j'ai fait mention plus haut. Les corps étaient glissés sur deux madriers jusqu'au fond de la tranchée et recouverts d'une couche de terre mélangée de chaux. Les bracelets d'identité, quand ils existaient, étaient prélevés pour être remis au service des sépultures. Pas de cercueil, pas de cérémonie. Souviens-toi que tu es poussière....

Sur le plateau dominant cette nécropole, les Allemands exploitaient un vaste champ de pommes de terre. Avec mon ami Adolphe Alzinger, nous faisions un jour partie d'un commando affecté à la plantation. Ce fut un travail des plus pénibles. Pour creuser les sillons, on avait construit une sorte de râteau à trois dents constituées par des planches sciées en pointe et fixées sur une traverse munie d'un timon. Cet engin, digne des temps préhistoriques, étant trop léger pour s'enfoncer en terre par son propre poids, avait été lesté d'une bille de chemin de fer. Deux hommes, agrippés au timon, devaient faire progresser cette araire archaïque au prix d'un effort surhumain.

La portion congrue à laquelle nous étions réduits depuis plusieurs semaines avait-elle obnubilé en nous tout sens moral ? Je ne sais, mais nous trouvions aberrant le fait d'enfouir dans le sol des pommes de terre dont nous nous serions purléchés avec délices. Poussés par un instinct viscéral auquel nous ne nous sentions ni la force ni le désir de résister, nous avons réussi à "barboter" et à camoufler dans nos vêtements une demi-douzaine de ces précieux tubercules.

Le même soir, dissimulés derrière les latrines, nous avions allumé, à même le sol, un petit feu de bois sur lequel mijotaient bientôt nos six pommes de terre en robe des champs. Après les avoir égouttées et épluchées, mon ami Adolphe, qui s'était institué cuistot, avait eu l'idée pour leur donner une saveur plus relevée, de les faire quelque peu "rissoler" à sec dans la gamelle vide. Ce fut pour nous un véritable festin de Balthazar !

Chaque samedi voyait se dérouler dans la prairie une comédie d'un genre peu commun, la paie hebdomadaire. A l'appel de son nom, le "bénéficiaire" s'approchait de la table du sous-officier-payeur et, à la question de ce dernier : *"Wollen Sie ihre Lohnung ?"* (Voulez-vous

vosre salaire ?) répondait d'une voix assurée "Nein". Cette réponse négative était pour nous le seul moyen de protester contre l'injustice dont nous étions victimes tout en ne laissant aucun doute sur la fermeté de nos sentiments patriotiques. Bien peu d'entre nous succombèrent à la tentation d'accepter les quatre marks qui leur étaient offerts, tels les deniers de Judas, pour prix de leur servitude.

Je ne puis me résoudre à clore ce chapitre sans dire un mot de la condition malheureuse des prisonniers russes que nous étions appelés à côtoyer chaque jour, mais avec lesquels il était formellement interdit de communiquer.

Les privations dont nous avions à souffrir n'étaient rien en comparaison des mauvais traitements dont ils étaient l'objet.

Je m'en voudrais, après bientôt 60 ans, de jeter sur des événements dont je fus le témoin impuissant, le voile pudique du silence, sinon de l'oubli, au risque de désarticuler le récit fidèle de mes souvenirs. Je m'en tiendrai donc aux faits, demandant au lecteur de ne point prendre ombrage de ma brièveté.

Aux premiers jours de notre arrivée, un des nôtres, un Arlonais, avait lancé un morceau de lard dans la direction d'une équipe de russes travaillant à la voie de chemin de fer proche du camp. Un des prisonniers se détacha du groupe pour venir le ramasser, mais deux postes se jetèrent sur lui et lui assénèrent des coups de crosse de fusil jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les autres prisonniers furent admis à se recueillir pendant quelques instants devant le corps de leur infortuné camarade. Le cadavre fut ensuite recouvert d'une bâche et le travail reprit comme s'il ne s'était rien produit. Notre chef de camp, le lieutenant Demsky, attiré par le bruit, sortit de son bureau et, au comble de l'indignation, adressa aux deux meurtriers une véhémentement remontrance, leur promettant une punition exemplaire pour leur forfait. On peut tenir pour certain que cette menace ne fut pas suivie d'effet.

Occupé à une corvée à la gare de Montmédy, j'ai vu abattre froidement d'un coup de fusil un jeune Russe qui, ayant découvert sur le wagon qu'il déchargeait une petite betterave de la grosseur du poing, n'avait pu résister au désir de la mettre en poche.

Remarque digne d'être notée : les pitoyables victimes de ces sévices, obéissant à une sorte de fatalisme congénital, issu sans doute de leur humble condition moujikienne, accusaient les coups sans une plainte et sans esquisser le moindre geste de défense.

J'en ai vu qui, longeant notre camp pour se rendre au travail, nous tendaient au travers de la clôture de barbelés - et au péril de leur vie - leur casquette ou même leur veste pour que nous y versions la soupe aux betteraves que nos estomacs, pas encore assagis, ne parvenaient pas à assimiler.

Un jour, les voyant ingurgiter avec avidité des touffes de sené croissant au bord du chemin, un soldat me glissa à l'oreille d'un ton qui se voulait sentencieux mais qui n'était, en réalité, que l'expression d'un incommensurable mépris : "*Die Russen sind doch keine Menschen !*" (Décidément, les Russes ne sont pas des êtres humains !)

A la Spritzenhaus, je les ai vus défiler, nus, le ventre gonflé, symptôme de malnutrition, flottant comme une énorme boursouflure sur leur corps squelettique.

Parfois, nous rendant de bonne heure au travail, nous croisions dans le petit chemin creux aboutissant au cimetière du Tivoli, une charrette dont les ridelles étaient garnies de branches de sapin. C'était le corbillard des russes qui, au petit matin, conduisait au champ de repos, sa cargaison quotidienne de martyrs.

On ignorera toujours combien de ces malheureux ont laissé leur vie dans les casemates de la forteresse, muées en culs-de-basse-fosse.

° °

Nous approchions de la fin Juillet. Il y aurait bientôt trois mois que nous végétions dans ce camp, exilés du monde extérieur. L'étreinte s'étant quelque peu relâchée ces derniers temps, nous avons pu, enfin, correspondre avec nos familles et nous avons vu, avec quelle joie, arriver la charrette d'Achille Clément. Celui-ci avait réussi à obtenir un passeport pour nous apporter quelques victuailles et un peu d'air du pays. Il m'apprit que ma mère, accompagnée de Madame Fraselle, avait fait quelques semaines plus tôt la même tentative. S'étant mises en route à pied, elles avaient été refoulées à Ecouvies, à quelques kilomètres du but.

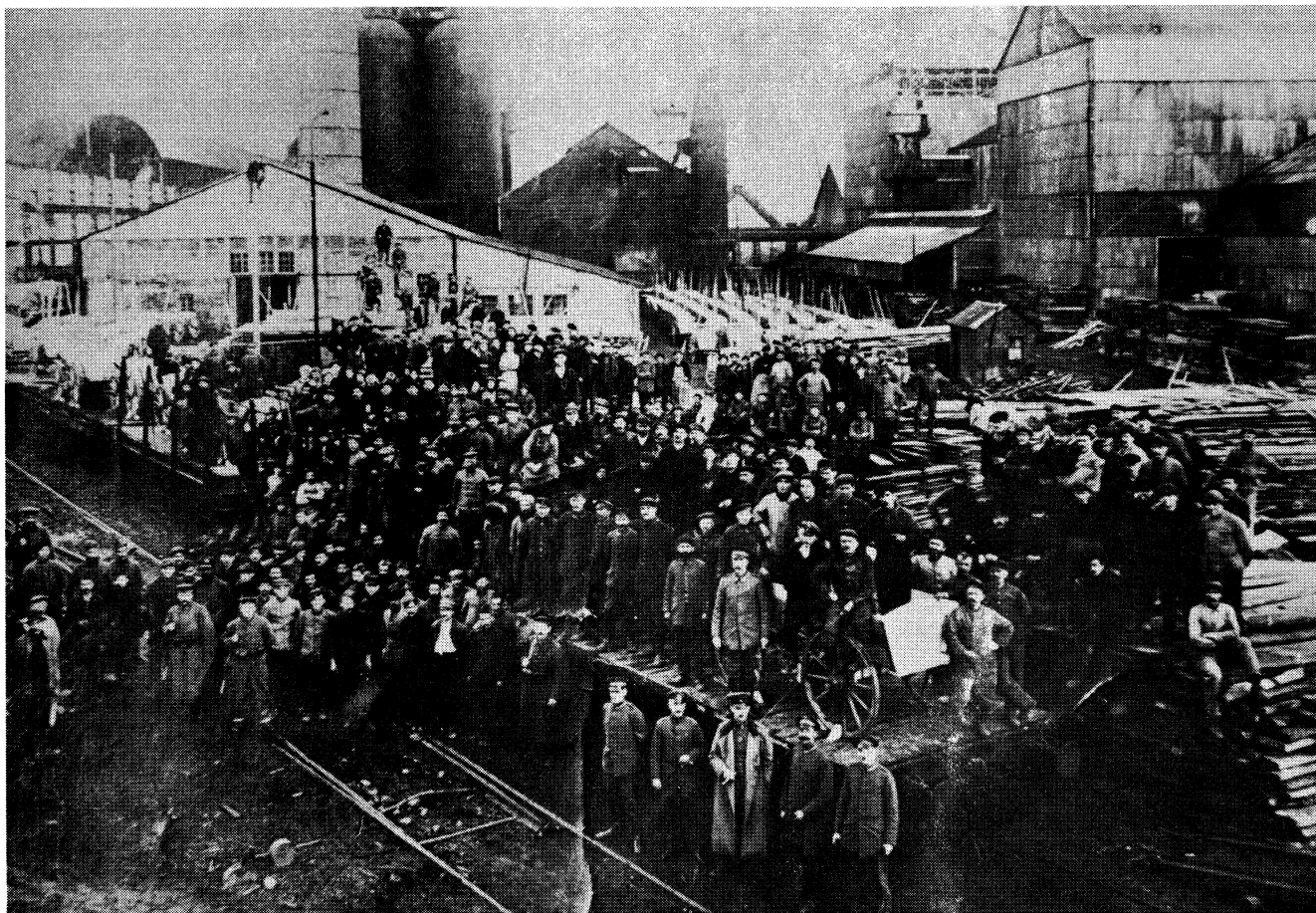
Un bruit se mit à courir, suivant lequel les Allemands construisaient à l'Usine d'Athus une fabrique de chariots et qu'ayant des difficultés à recruter de la main-d'oeuvre sur place, ils songeaient sérieusement à rapatrier les hommes de la région disséminés dans différents camps.

D'autre part, depuis quelques jours, on n'apercevait plus notre Directeur, le lieutenant Demsky qui était parti, emportant ses archives.

Le bruit se confirma brusquement. On dressa les listes pour le départ qui devait avoir lieu le samedi 28 Juillet. Les Aubangeois faisaient partie du contingent.

Enfin !





Une partie de la WAGENFABRIK installée à l'usine d'Athus, montrant un groupe de travailleurs français gardés par deux sentinelles. A l'avant-plan, le lieutenant DEMSKY et ses principaux collaborateurs. Vers le centre, un stock de chariots, brancards levés.



Ce qui reste, après le pillage, du dépôt de matériel et d'outillage installé dans les prairies du KIM. Au fond l'avenue de la gare avec la brasserie BERNARD et quelques maisons.

IX • La Wagenfabrik

Depuis le début des hostilités, l'usine d'Athus avait cessé toute activité et ses installations démantelées furent, en grande partie, transférées en Allemagne. Seule, la centrale électrique (Kraftwerk) était restée en service sous la direction d'un officier nommé LOHMANN qui semblait faire corps avec sa badine. C'est dans l'autre partie de l'Usine que les Allemands avaient installé leur fabrique de chariots (Wagenfabrik).

A notre arrivée, ces installations commençaient à fonctionner, sous la conduite du lieutenant... Demsky que nous retrouvâmes avec une certaine satisfaction car nous avions pu apprécier sa correction et sa modération au camp de Montmédy. Bref, nous semblions nous retrouver en pays de connaissances et cela nous paraissait du meilleur augure.

Dans l'enceinte de l'usine, il y avait des déportés civils français provenant de la région de Lille. Au nombre de quatre cents environ, ils paraissaient jouir d'une semi-liberté. Ils pouvaient sortir en ville par petits groupes accompagnés par un caporal, ce qui leur permettait d'avoir quelques contacts avec des familles compatissantes. Un père Jésuite d'Arlon, le R.P. Bégasse, venait célébrer la messe chaque dimanche, ayant comme acolyte Edmond Arend et, comme sacristine, Henriette Arend. A la diligence de ce religieux, des vêtements furent collectés à Arlon pour être distribués à ces déportés. L'échange contre les vieilles défroques avait lieu, plus ou moins clandestinement et par groupes de dix, dans une gloriette du jardin de la maison Arend.

Les installations de la fabrique se composaient essentiellement de l'ancien Atelier mécanique, chef d'atelier DUHME, de l'atelier de débitage de bois situé dans une halle adjacente, chef d'atelier HÜTTE et de l'atelier de montage, construit par les Allemands et dont le chef était un grand dadais hurlant et gesticulant dont j'ai oublié le nom. Le lieutenant Demsky avait comme assistant le Wachtmeister X..., véritable Eminence grise, moustaches en accent circonflexe dont les pointes encadraient un nez aquilin, regard d'acier où jamais ne perçait la moindre lueur amène.

La fabrique produisait journallement une bonne dizaine de chariots. C'étaient des véhicules à quatre roues et à caissons. Ils étaient de deux modèles, identiques quant à leur forme, mais différents quant à leurs dimensions. On fabriquait également de petites charrettes à deux roues, destinées à véhiculer une mitrailleuse.

L'usine occupait, en dehors de l'élément masculin, une main-d'oeuvre féminine recrutée dans les environs. Parmi les Aubangeoises, je citerai au hasard de mes souvenirs : Léonie Thiry, Germaine Beaussart, Marie Atterte, Yvonne Thiry.

Tel était le cadre dans lequel j'allais passer les quinze derniers mois de la guerre.

Dès notre arrivée, donc, et comme pour ne pas en perdre l'habitude, ce fut l'interminable supplice des appels, des rassemblements par communes d'origine, etc... Puis, survint la nouvelle inattendue : les Aubangeois et les ressortissants des villages voisins étaient autorisés à rentrer dans leurs foyers à la condition expresse de se retrouver le surlendemain, soit le lundi, à 7 heures du matin, devant les bureaux de la fabrique.

Je renonce à décrire l'impression que j'eus ressentis à l'idée de me trouver seul sur la route, sans que s'attachent à mes pas, les pas d'un autre homme, armé celui-là, et ayant pour consigne de surveiller mon comportement et même de m'abattre au moindre geste équivoque de ma part.

J'éprouvais un sentiment de libération comparable à celui que l'on ressent dans certains rêves au cours desquels toute notion de pesanteur semble abolie. Comme le Mercure de la légende, mes pieds avaient des ailes et la légèreté de ma démarche devait ressembler à celle d'un cabri tandis que ma valisette d'osier, soudainement allégée, se balançait mollement à mon bras.

Lorsque je frappai à la porte de la maison paternelle, mes parents étaient au lit. Reconnaisant ma voix, ils furent bientôt debout, n'osant croire à l'événement. Je fais grâce au lecteur des manifestations de joie dont je fus l'objet et où les rires et les larmes se mêlaient aux plus tendres effusions.

D'emblée, et sans doute frappée par la constatation que ma minceur naturelle s'était encore quelque peu affinée, ma mère s'affaira à la préparation d'un repas. Certes, par les temps qui couraient, le garde-manger accusait souvent un vide à donner le vertige et je fis le plus grand honneur à une appétissante platée de pommes de terre réchauffées.

Comme le lendemain était un dimanche, la conversation put s'éterniser à loisir. Tel Ulysse à son retour de Troie, je fus assailli de questions et il me fallut dérouler, séquence par séquence, le film de mes aventures. Lorsque nous nous décidâmes enfin à nous mettre au lit, les premières lueurs du jour naissant frangeaient d'un ruban argenté les crêtes luxembourgeoises.

Au rendez-vous du lundi matin, j'eus le plaisir de retrouver mon ami Collin, un artisan arlonais avec qui je m'étais lié d'amitié à Montmédy et qui avait fait partie d'un retour précédent. Il était occupé à l'Atelier central en qualité d'ajusteur.

Une fois de plus, nous fûmes soumis à un triage au cours duquel chacun devait décliner son métier habituel. Ceux qui ne pouvaient exciper d'une profession d'atelier, commerçants, fonctionnaires, étudiants, étaient envoyés à la manutention.

Mon camarade Collin m'avait glissé à l'oreille : *"Dis que tu es ajusteur, tu viendras avec moi"*. Comme je lui disais que j'ignorais tout de ce métier, il me rétorqua : *"On se débrouillera, tu verras"*.

Enhardi par sa belle assurance, je décidai de risquer le coup. A l'appel de mon nom, dominant mon angoisse, je répondis d'une voix ferme : *"Schlosser"* (ajusteur) à quoi l'officier lança comme en écho : *"Zur Werkstatt"* (à l'atelier).

J'étais dans la place où je me tins prudemment à l'ombre de mon ami et tuteur Collin que je ne quittais pas d'une semelle. Mon inexpérience fut très certainement remarquée par le sergent Duhme mais il l'attribua probablement à ma grande jeunesse, et il n'en fit point état.

D'ailleurs, on vaquait, dans cet atelier, d'une occupation à l'autre, au gré des besoins. Au bout de quelques jours, j'étais détaché de Collin et je conduisais tantôt une taraudeuse, tantôt une fileteuse.

Un beau jour, on m'affecta à la scierie Goeury où les Allemands construisaient deux séchoirs à bois pour les besoins de la Wagenfabrik et où je servais d'aide à un tuyauteur wurtembergeois. Le travail consistait à garnir intérieurement les deux séchoirs d'un réseau de tuyaux à ailettes qui couraient le long des murs, la vapeur nécessaire étant dispensée par une locomobile surveillée par un Aubangeois : Joseph Schutz.

Nous étions à une huitaine de jours de la fin lorsque mon tuyauteur fut envoyé au front. On ne songea pas à le remplacer et je dus, tant bien que mal, achever seul l'installation. Apparemment, cela devait constituer aux yeux de Monsieur Duhme, un certificat d'aptitude professionnelle car il sembla me témoigner, à partir de ce moment, une confiance que je n'avais pas connue jusque là.

Nous n'avions naturellement aucune protection d'ordre social, mais une infirmerie fonctionnait à la rue des Usines, assurant les soins aux blessés. Un jour, on nous distribua un petit flacon muni d'un bouchon de liège dans lequel était insérée une minuscule cuiller de métal. Nous devions le rapporter le lendemain après y avoir déposé un échantillon de nos excréments (je demande au lecteur de m'excuser de ce détail scatologique).

Un autre jour, une paillette, échappée d'une meule-émeri s'étant fichée dans mon oeil gauche, je fus dirigé au lazaret aménagé au Collège Saint-Joseph de Virton. J'étais, comme aux temps heureux de ma déportation, accompagné d'un soldat armé, car je n'aurais pu faire ce voyage en train sans être muni d'un laissez-passer (Reisepass).

Chose curieuse, le cabinet de l'oculiste allemand qui devait me soigner, était installé dans mon ancienne classe de cinquième. C'était la seconde fois que les circonstances m'amenaient à retourner au même endroit depuis le début de la guerre. Je laisse au lecteur crédule la responsabilité d'attribuer à ce concours fortuit de circonstances une quelconque vertu prémonitoire.

La guerre avait provoqué un certain nivellement des inégalités sociales : Monsieur Lejeune, ex-contremaître au Laminoir, était occupé en qualité de frappeur à la Forge. Monsieur Vrancken, ex-fondé de pouvoir, affecté au graissage des arbres de transmission, déambulait à longueur de journée, burette au poing et échelle à l'épaule parmi les installations. Je vois encore le gros Fortunat Wagner, suant sang et eau et les manches de sa chemise blanche retroussées jusqu'aux coudes, s'affairer au montage des timons.

Le montant de mon salaire journalier était de quatre marks (cinq francs). Etant donné que nous n'étions plus logés, ni nourris par notre employeur, les mobiles patriotiques qui nous avaient incités à refuser les marks de la déportation n'avaient plus leur raison d'être.

Dame, il fallait bien vivre !

Pour le surplus, nous n'avions pas trop à nous plaindre de notre sort. Parmi nos chefs, Duhme, toujours gai, était vraiment le contremaître idéal. Hütte, le taiseux, semblait vivre en dehors du temps et régnait, presque inaperçu, dans le bruit assourdissant des raboteuses et des scies à ruban. Quant au fort-en-gueule de l'atelier de montage, ses moulinets donquichottesques n'impressionnaient personne.

Restait le Wachtmeister X... lointain, fouineur, soupçonneux... mais Demsky était toujours là pour arrondir les angles.

Que désirer de plus ?



X • La Cité sous le Joug

Comme je l'ai déjà dit à propos de l'Usine d'Athus, les usines belges et françaises qui avaient été arrêtées depuis le début des hostilités, ne reprirent pas leur activité. Elles furent démantelées et la plus grande partie de leurs installations envoyées en Allemagne. Il en résulta que la population, privée de son gain-pain, risquait de mourir de faim.

Heureusement, les portes du Grand-Duché lui restaient ouvertes et un grand nombre de nos compatriotes trouvèrent du travail aux usines de Rodange, Differdange, Esch-sur-Alzette qui fonctionnaient à plein rendement pour alimenter la machine de guerre allemande. Amère sujétion, conditionnée, hélas, par un impératif vital inéluctable. Mon père y retrouva l'emploi qu'il avait déjà occupé lors des grandes grèves des Aciéries de Longwy, en 1905.

D'emblée, les ressources alimentaires firent rapidement défaut et les petites gens s'efforcèrent de faire face à cette disette menaçante en s'adonnant au petit élevage et à la culture d'un modeste lopin de terre.

A la suite d'un accord avec le gouvernement allemand, l'Amérique, sous la généreuse impulsion de Herbert Hoover qui devait être élu, après la guerre, président de la République, avait mis sur pied un vaste plan de ravitaillement de la Belgique et du Nord de la France, qui fonctionnait sous le nom de "*Commission for Relief in Belgium*". Grâce à cet organisme, le ravitaillement de la population belge en produits alimentaires, quoique soumis au rationnement, fut sérieusement amélioré.

Après un passage éphémère à la maison Bernard, rue de Longeau (actuellement occupée par Madame Crochet), le magasin de distribution se transporta chez les demoiselles Schrobiltgen (actuellement Georges Gillet) d'où il fut transféré définitivement dans l'ancienne maison Henrion, rue de la Gare (disparue aujourd'hui), le service étant assuré par Mesdemoiselles Jeanne et Marie Dyonisius, réfugiées de Longwy-Haut chez leur oncle François Perbal et qui épousèrent respectivement les frères Lucien et Georges Margue.

On distribuait, dans ces magasins, de la farine, du saindoux, du lard, du café, du miel artificiel, du maïs décortiqué connu sous le nom de "Céréaline" avec lequel on confectionnait des gâteaux appétissants quoique assez lourds à digérer.

Les cartes de ravitaillement étaient établies par la commune.

Il y avait également des cartes de pain, de charbon, etc... pour les approvisionnements auprès du commerce local.

Une soupe populaire fonctionnait à la maison Reyter (actuellement occupée par Madame Veuve Humbert-Doyen). L'organisation et la comptabilité en étaient assurées par René Dyonisius, frère des susnommées qui était également chargé du paiement des indemnités aux familles des mobilisés.

Quant à la production locale des denrées alimentaires, un contingent maximum pour la consommation propre était fixé suivant l'importance de la famille. Les productions probables par are de surface emblavée étaient déterminées par expertise. Les surplus étaient réquisitionnés au profit de l'occupant contre paiement d'une indemnité dérisoire. Par exemple, les céréales panifiables étaient centralisées à la ferme Schroeder, à Aix-sur-Cloie, pour être dirigées ensuite vers les moulins d'Arlon ou de Berchiwé, seuls admis à fonctionner sous le contrôle de l'occupant et dont le surplus de production, après satisfaction des besoins locaux, était soumis à réquisition.

En ce qui concerne le cheptel, les chevaux faisaient l'objet d'une remonte annuelle, compte tenu des besoins de chaque exploitation, les plus beaux sujets étaient choisis par les Allemands.

Il en était de même en ce qui concernait les bovins, les visites ayant lieu, suivant les mêmes critères, dans les étables des propriétaires.

Même la faible production de pommes de terre réalisée à titre familial dans les milieux ouvriers, n'échappait pas à ces mesures vexatoires.

° ° °

A partir de 1915-1916, se vêtir devenait un problème. Les magasins n'étant plus approvisionnés, on taillait des vêtements dans des couvertures et les réserves de draps de lit furent largement mises à contribution.

Le blanc étant trop salissant, on recourut à l'art de la teinture et, pendant la bonne saison, on n'était pas peu fier d'arborer un complet-veston issu d'un drap de lit teint en jaune, en bleu et, le plus souvent, en marron, qui semblait être à la mode. Les premiers sachets de teinture en poudre, importés d'Allemagne, nous parvenaient par l'intermédiaire des ouvriers travaillant au Grand-Duché mais on en trouva bientôt dans toutes les épiceries et l'on en fit une grande consommation, notamment pour la confection de drapeaux belges et français en prévision de la libération dont aucun ne doutait.

Les rouets de nos grand'mères, exhumés des greniers poussiéreux, contribuèrent souvent à approvisionner en chaussettes et en pulls les veinards qui avaient la chance de posséder de la laine brute.

Puis, l'on en vint, insensiblement, à utiliser des pantalons de l'armée allemande, en toile ou en drap, usagés ou non, que l'on parvenait à se procurer au prix de mille ruses. Comme chaussures, les bottes de l'infanterie et les souliers de repos lacés sur les côtés, remplaçaient avantageusement les galoches à semelles de bois que l'on pouvait encore se procurer dans le commerce. Même les dames, nécessité faisant loi, s'accommodaient aisément d'une jolie robe de toile bise, agrémentée de festons brodés, ou d'un manteau douillet confectionné dans une couverture. Ce n'était pas de la haute couture mais du prêt-à-porter-maison. Tout le monde, ou à peu près, étant "accoutré" à la même enseigne, le clivage social s'était fortement estompé de ce côté.

°
°

L'arrière-front de Verdun était considéré par les Allemands comme un no man's land qu'ils désignaient sous le nom de Zone d'étape. Celle-ci se prolongeait en-deçà de notre frontière et englobait les localités d'Arlon, Habay, Etalle, etc...

Dans notre région, la circulation d'un village à l'autre fut, à certains moments, sévèrement réglementée. Des laissez-passer n'étaient délivrés que pour des motifs graves, d'ordre familial ou professionnel. Des barrières, gardées par des sentinelles, étaient placées à tous les croisements importants. Pendant tout un temps, les routes de Messancy et de Halanzy étaient barrées au carrefour. Une barrière, barrant la frontière, interdisait l'entrée en France. Pendant toute la durée des hostilités, le franchissement de cette frontière fut inexorablement interdit, la barrière ne livrant passage qu'aux rares convois de camions allemands et le trafic à cet endroit, s'en trouvait tellement réduit que la nature, reprenant ses droits, avait transformé ce tronçon de route en un verdoyant parterre.

La circulation à bicyclette n'était autorisée qu'à l'intérieur du village. A chaque sortie de la localité était apposé un écriteau indiquant la limite de circulation à bicyclette (*Fahrradverkehrsgrenze*). La rigueur de ces entraves était variable et elle s'aggravait ou s'atténuait, parfois dans une très large mesure au gré des circonstances, celles-ci étant fonction de la bonne ou de la mauvaise fortune des armes allemandes sur le front de Verdun. Seule, la frontière française demeura hermétiquement close.

°
°

Dès les premiers temps de l'occupation, les Allemands imposèrent à notre pays l'adoption de l'heure de l'Europe centrale, en avance de soixante minutes sur l'heure du méridien de Greenwich en usage chez nous. Les cultivateurs furent toujours réfractaires à cette réforme qui correspondait mal aux périodes d'éclairement solaire propices aux travaux des champs.

Après la guerre, on consacra cet état de choses en instituant l'heure d'été (ancienne heure) et l'heure d'hiver (nouvelle heure). Cela n'alla pas sans inconvénients d'ordre pratique. Finalement, l'heure de l'Europe centrale devint officielle en Belgique. Aujourd'hui, nous nous levons donc une heure plus tôt qu'avant la guerre 1914-1918.

° ° °

Avant la guerre, il n'était guère de maison de quelque importance qui ne possédât, dans sa cour, un ou deux noyers. Cette essence étant habituellement utilisée dans la fabrication des crosses de fusils, Messieurs les Allemands ne perdirent pas la chose de vue et abattirent froidement tous les noyers du village, soit une bonne vingtaine.

A un moment donné, il fallut livrer tous les objets en cuivre. Des perquisitions étaient opérées chez les particuliers qui pouvaient conserver une lampe à pétrole par ménage ce qui était amplement suffisant étant donnée la rareté de ce précieux minéral. Un suppôt de la Kommandantur d'Athus, surnommé "Gummi" (caoutchouc) à cause d'une claudication due à une prothèse, dirigeait une équipe chargée de démonter les boules de cuivre des espagnolettes et des boutons de porte.

° ° °

La presse belge étant jugulée ou asservie, la radio et la télévision n'étant pas encore inventées, la population, sevrée d'informations, devait se contenter des nouvelles diffusées par les Allemands. Celles-ci, surtout en ce qui concernait les événements de la guerre, étaient évidemment tendancieuses. En langue française, on pouvait lire "*Le Bruxellois*" "*Les nouvelles du jour*" d'Arlon. En langue allemande, le "*Luxemburger Wort*" (La Parole luxembourgeoise) et la "*Escher Tageblatt*" (Journal d'Esch). Ce dernier, quoique contrôlé par la censure allemande, se montra parfois si objectif qu'il eut, à maintes reprises, maille à partir avec les Autorités.

Il est évident que, dans ces conditions, les gens devaient s'accommoder des nouvelles, rarement fondées, qui circulaient sous le manteau.

Les Allemands avaient réquisitionné, pour leur usage exclusif, le cinéma DAHM, d'Athus (actuellement "Sélect Central") et y passaient des programmes diffusés par la "*Propaganda Abteilung*" (Service de la propagande). J'assistai, un soir de désœuvrement, à une de ces séances où, après quelques films comiques, muets naturellement, on put admirer les exploits d'un sous-marin allemand, le "U.200" (je ne suis plus certain du numéro) qui, en moins d'une demi-heure, envoya par le fond une bonne quinzaine de bâtiments alliés. De quoi relever le moral de tout Allemand doutant encore de la victoire.

°
° °

En dehors du tabac et des cigarettes belges qui se faisaient très rares, on parvenait parfois à se procurer, dans les cantines allemandes, du tabac grossier pour la pipe, dénommé "*Grobschnitt*" (grosse coupe). Une autre qualité : "*Feinschnitt*" (coupe fine) convenait mieux pour la cigarette. Leur marque de cigarettes la plus répandue, portait le nom de "*Rote Hand*" (Main rouge). Ceci soit dit sans allusion désobligeante.

°
° °

Les hommes en âge de porter les armes étaient dotés d'une carte qu'ils devaient faire estampiller une fois par mois en se présentant personnellement au bureau de contrôle, le "*Meldeamt*". Ce contrôle avait pour but d'empêcher les ralliements au front allié, soit par la Hollande, soit par tout autre moyen. Les étrangers, hommes et femmes, ressortissants des nations alliées, étaient également soumis à ce pointage. En cas de défection, les familles des fugitifs étaient exposées aux sanctions les plus graves.

°
° °

A partir de 1915/1916, le commerce de bicyclettes et accessoires était devenu quasi inexistant faute de matières premières et surtout de pneus. Il fallut bien recourir aux expédients les plus inattendus pour remédier, dans la mesure du possible, à cette pénurie. Pour me rendre à l'école à Arlon, le vélo était indispensable. Les Chemins de Fer allemands avaient bien instauré un service d'abonnements scolaires, ceux-ci revêtant la forme d'un carnet à souches à détacher à chaque voyage, mais ils étaient d'un prix tellement exorbitant pour nos faibles moyens que je ne m'en servais qu'en hiver ou lorsque le temps était particulièrement exécrable.

Grâce au système du troc, fort en honneur pendant la guerre, j'étais devenu l'heureux propriétaire d'une vieille routière de marque allemande "Dürkopp", pesant quinze kilos, mais qui était encore d'une robustesse à toute épreuve.

Pour les pneus, on recourait aux bons soins du cordonnier Henriche qui n'avait pas son pareil pour recoudre, sur une enveloppe prête à rendre l'âme, des morceaux d'autres enveloppes qui se superposaient parfois en trois épaisseurs. L'ensemble était tellement rigide que deux ou trois coups de pompe suffisaient à lui donner la fermeté nécessaire. Quant aux chambres à air, nous avions acquis l'art de les fabriquer nous-mêmes en collant bout à bout des tronçons intacts prélevés dans d'autres tubes. Restait le problème de la dissolution, devenue presque introuvable. Nous avions appris à la préparer en faisant dissoudre dans du benzol de petits fragments de caoutchouc vierge (non vulcanisé). Si l'on ajoute à cela que les routes du temps de guerre étaient imparfaitement entretenues au moyen de plaques de gazon découpées dans les accotements, on conviendra que les étudiants d'alors méritaient largement les rudiments du savoir qui leur étaient dispensés dans les établissements scolaires.

°
° °

Au cours du printemps de 1918, inquiet sans doute de la tournure des événements sur le front des combats, le "*General Hauptquartier*" (Grand Quartier Général) ordonna la fermeture de la frontière belgo-luxembourgeoise.

Les ouvriers frontaliers, occupés au Grand-Duché, se trouvèrent dans l'obligation de choisir leur lieu de résidence. La plupart d'entre eux préférèrent rallier leur famille ce qui eut pour effet d'augmenter encore le nombre des sans travail dont une partie put être casée à la Wagenfabrik.

Avant l'application de cette mesure, le passage de la frontière étant libre, de nombreuses femmes, pour la plupart mères de famille, parcoururent les villes et villages grands-ducaux en quête d'aide matérielle, sous forme de nourriture ou autre, dormant parfois dans les granges mais hébergées le plus souvent chez des personnes compatissantes.

Le Grand-Duché étant virtuellement annexé par l'Allemagne, jouissait d'une situation relativement privilégiée comparativement aux autres régions occupées. Le chômage était nul et la pénurie de denrées alimentaires était nettement moins sensible que chez nous. Le peuple luxembourgeois ne fut pas chiche de ses deniers et, à ce titre, il a droit, tout entier, à la reconnaissance de ceux qui n'ont pas fait appel en vain à son esprit de charité et de solidarité. Disons, pour finir, que ceux qui avaient reçu des dons en nature, regagnaient la Belgique clandestinement en ayant soin d'éviter les patrouilles allemandes quoique celles-ci se montrassent parfois compréhensives.

°
° °

L'instauration par l'occupant, de la zone d'étape avait eu pour résultat de scinder en deux la province de Luxembourg et par voie de conséquence, l'évêché de Namur.

A certains moments, les difficultés de communication entre les deux fractions ainsi créées, donnèrent naissance à de nombreux problèmes d'ordre administratif auxquels les autorités épiscopales n'échappèrent point.

Ces ennuis firent l'objet de fréquentes doléances dont on retrouve la trace dans la lecture des lettres pastorales de l'époque. Cependant, et sans doute à la faveur d'un adoucissement momentané de ces entraves, Monseigneur Heylen put franchir les limites du territoire interdit pour procéder aux cérémonies triennales de la Confirmation. Pour le doyenné de Messancy, elles eurent lieu le 25 Juin 1917 à Aubange, où 82 petits aubangeois reçurent ce sacrement. Les parrain et marraine de confirmation étaient respectivement Julien Gillet et Florentine Margue épouse Goergen.

° °

La dernière châtelaine de Clémarais, Mademoiselle Louise de Mathelin de Papigny, s'éteignit le 28 Avril 1915, à l'âge de 58 ans. Après sa mort, son beau-frère, Théodore de Corswarem, co-propriétaire du domaine, fit don à la paroisse de la chapelle de Notre-Dame de Lorette qui faisait partie de la succession. Cette chapelle, qui avait failli être incendiée au mois de Mars 1916 par suite de l'insouciance de soldats allemands qui s'y étaient installés, n'existe plus aujourd'hui, sa démolition ayant été nécessitée par l'élargissement du carrefour.

° °

Le 30 Décembre 1915, fut célébré, à Clémarais, le mariage de Joseph Mathen, fils de Pierre et de Catherine Meyer, de Guelf (Habergy) avec Marie-Josèphe Schoder, fille de Michel et de Joséphine Schneider, d'Aubange. Cette union fut féconde et donna naissance à une belle famille de cinq enfants dont le second, Robert, se consacra à la prêtrise et, au terme d'une brillante carrière sacerdotale, fut sacré évêque de Namur le 3 Mai 1974. Son cadet, Paul, entra en religion chez les frères des Ecoles chrétiennes où il porte le nom de Frère Mutien.

° °

Effrayé par les excès de hordes allemandes au début de l'invasion, le curé Hurt fut contraint de s'aliter. Le 21 Août 1914, il fut dans l'impossibilité de répondre à une mise en demeure des Allemands lui enjoignant de se mettre à leur disposition comme otage, à l'Hôtel Bonardeaux, à Athus, en même temps que le bourgmestre, François Gillet. Son état de santé ne cessa de s'aggraver et, le 19 Novembre suivant, à 5 heures du matin, il rendait le dernier soupir. Né à Messancy le 12 Septembre 1856, il était âgé de 58 ans.

Il fut remplacé le 1er décembre 1914 par l'abbé Henri Arend, né à Nobressart le 22 Juin 1864 et qui devait mourir à Arlon d'un cancer à la gorge, le 4 Octobre 1926.

Je voudrais dire un mot, en passant, de l'abbé Paul Ley, curé de Battincourt. Originaire de Colmar-Berg (G.D.), il fut condamné pour son attitude résolument anti-allemande, à quinze ans de travaux forcés. Il survécut aux nombreux sévices dont il fut l'objet et il fut libéré à l'armistice de Novembre. Il mourra à Luxembourg en 1948 après avoir été curé de Battincourt pendant 52 ans.

° °

Les comptes-rendus des délibérations de certaines assemblées prêtent parfois à sourire et rappellent souvent les joyeusetés de Clochemerle. Voici quelques perles recueillies parmi les attendus des réunions du Conseil de Fabrique, sous la présidence de Nicolas Margue, en dates des 5 Avril et 5 Juillet 1914, en vue de l'érection d'un vicariat à Aubange :

- Vu l'emploi de deux langues, l'allemand et le wallon (sic)
- Aujourd'hui, Aubange compte plus de 1900 âmes. Il y a des allemands belges et grand-ducaux, des wallons belges et français (re-sic) des Flamands, des Italiens, des Polonais...

Au cours de la séance du 5 Juillet, une soumission de Michel Klein, peintre, pour le blanchissage de l'église, arrêtée à la somme de 1.400 F. pour 2.200 mètres carrés de surface, est approuvée. La guerre ayant tout bouleversé quatre semaines plus tard, ce travail ne fut jamais exécuté.

Pour la petite histoire, ajoutons que la paroisse dut encore attendre pendant sept ans la nomination de son vicaire. L'abbé Albert Humbert, nommé le 16 Décembre 1921, en fut le premier vicaire depuis la Révolution.

° °

Au cours des premières semaines de la guerre, les Allemands avaient établi leur mess d'officiers au château de Clémara où ils reçurent, paraît-il, la visite du Kronprinz, commandant en chef de la 5^e armée allemande engagée devant Verdun. Ces Messieurs, mettant largement à contribution le cellier du château, se livraient à des orgies sans fin et dont on entendait les éclats jusqu'au village.

Au café Frassel, une bagarre éclata entre soldats ivres. Il y eut des coups de feu et des blessés durent être transportés à l'ambulance des écoles.

° °

Malgré la dureté des temps et peut-être à cause de celle-ci, les Belges, suivant en cela un penchant que l'on peut qualifier de national, se plaisaient à fustiger leurs nouveaux seigneurs de brocards, parfois acérés, mais toujours frappés au coin de la bonne humeur. Voici quelques histoires qui circulaient sous le manteau et que, défiant toute censure, on se chuchotait de bouche à oreille :

- Un officier allemand avise une troupe de gamins qui, armés d'arbalètes et de sabres de bois, semblaient se livrer à des jeux guerriers. Interpellant l'un d'eux, il lui demande : *Alors, fou chousez à la kerre ?* - *Oui, Monsieur, répond le garçon, ici ce sont les Belges, là-bas les Anglais et, plus loin, les Français.* - *Ach, tréprien, mais où sont les sallemands ?* Et le petit de répondre ingénument : *Y a personne qui veut y être, Monsieur !!*
- Dans un patelin de notre Lorraine belge, un villageois semble regarder attentivement la tour de l'église où a été arboré le drapeau allemand. Survient un officier qui lui dit : *Notre trapeau, peau trapeau !* L'homme, sans répondre à cette affirmation et montrant du doigt la pointe extrême du clocher, dit : *Vous voyez le coq, là-haut ?* - *Ach, ja, ja !* - *Eh bien, il p... sur votre drapeau !!*
- Goûtez ce calembour, mettant en jeu, à la fois les chefs militaires et les Chefs d'Etat : JOFFRE la PAU de GUILLAUME à ALBERT.
- Dans le train, avec sa maman, un petit garçon semble marquer un intérêt évident pour le ceinturon du soldat allemand assis en face de lui. *Dis, Monsieur, qu'est-ce qui est écrit sur ton ceinturon ?* Le soldat répond : *Gott mit uns, cela feut tire, Tieu est avec nous !* Alors le petit, se tournant vers sa mère : *Dis m'man, nous autres, ce sont les Anglais hein, qui sont avec nous !!*

- Une devinette : Qui a résolu le premier, le problème de la quadrature du cercle ? Réponse : C'est un chapelier allemand, qui a réussi à insérer une tête carrée dans un casque rond !

Mais rendons à César.... Les Allemands n'étaient pas les derniers à chançonner leurs supérieurs hiérarchiques. Durant les années de guerre, une scie faisait fureur : "*Puppchen, du bist mein Augensterne*" (Petite poupée, tu es la prune de mes yeux). Se servant du texte et de la mélodie de cette chanson, ils en avaient fait une parodie, raillant le Kronprinz au sujet de son impuissance à emporter la décision sur le front de Verdun. La chute du dernier couplet disait : "*Wie stehts du dum, bei Verdun ! da kehr um !*" (Comme tu es là, bête, devant Verdun ! Allons, fais demi-tour !) Comme on le voit, la discipline proverbiale des armées du Kaiser n'était pas sans présenter quelques failles.

On peut dire, en un mot, que les relations de la population aubangeoise avec les Allemands furent pratiquement sans histoire. Les entraves à la circulation, si strictes au début, s'étaient considérablement relâchées. La garnison locale ne fut jamais importante sauf lors du passage de troupes en repos qui bivouaquaient parfois pendant plusieurs jours. Les troupes sédentaires étaient composées de soldats appartenant à la "*Landsturm*" (armée d'occupation) dont la plupart, pères de famille, avaient largement dépassé la quarantaine. Ils logeaient chez l'habitant, ce qui avait pour conséquence de créer entre eux et nous un vague lien de solidarité hors-la-guerre que de bons esprits ont qualifiée de coexistence pacifique. Certes, ils représentaient toujours l'ennemi abhorré dont on souhaitait ardemment la défaite et on n'avait pas oublié les massacres de Musson et d'ailleurs, mais comment se rebeller contre des gens qui ne nous faisaient aucun mal, des gens qui, dès le premier contact, manifestaient une horreur, au moins égale à la nôtre, de cette guerre qui les avait arrachés à leur foyer, des gens qui connaissaient tous au moins ces quatre mots de français : "*Malheur la guerre, Madam*".

Pendant une grande partie de la guerre, une pièce de notre maison était affectée à un bureau dont le chef, officier ou sous-officier, était responsable de l'un ou l'autre département de l'Intendance. Nous y avons connu un major responsable des cuisines et pendant son séjour, trop bref hélas, nous n'avions jamais manqué de viande. Le dernier en date fut un "*Sanitätsfeldwebel*" (adjudant sanitaire). Il s'appelait Hermann Staedke et était natif de Haguenau (Bas-Rhin). Quoique farouchement bismarckien, il éprouvait, pour tout ce qui est français, un certain respect dû sans doute au fait d'avoir côtoyé, dans son Alsace natale, des légitimistes combattant pour le rattachement à la mère-patrie de ces provinces tant disputées.

J'engageais souvent avec lui des discussions passionnées au cours desquelles, avec toute la fougue de la jeunesse, je n'hésitais pas à faire étalage de mes sentiments anti-allemands et de ma foi en la victoire finale des Alliés. Il accueillait toujours, avec un sourire sceptique, mais indulgent, mes véhémences d'adolescent.

Lors de la dernière offensive allemande en Champagne, le 15 Juillet 1918, il fit partie du service de santé qui devait accompagner au front quelques centaines de jeunes recrues, à peine âgées de 16 ans, que l'on avait mobilisées à la hâte et qui venaient d'effectuer, à Aubange, une brève période d'exercice avant d'être jetées dans la fournaise des combats. A son retour, il était triste et abattu et, faisant allusion aux nuées de combattants qui se préparaient à l'affrontement meurtrier, il ne cessait de répéter : *"Himmel und Soldaten"* (Le ciel et des soldats). Puis, dans un sursaut d'émotion et réprimant un sanglot, il nous dit, dans son sabir mi-allemand, mi-français : *"Arme Kinder"* (Pauvres enfants !) *"Maintenant, ils sont tous kaput !"*

°
°

Le grand bois de Jungenbusch abritait un gigantesque dépôt de munitions dont l'importance ne fut révélée à la population qu'après le départ des Allemands. Il s'y trouvait des milliers de tonnes de munitions et d'explosifs de toutes catégories.

L'installation comportait quarante deux baraquements et de nombreux emplacements de plein air constitués par des planchers de madriers, isolés du sol par un épais solivage et supportant des obus de gros calibre. Dans les magasins couverts, était entreposé le matériel léger.

Le tout était desservi par une voie étroite sur laquelle circulaient deux locomotives à vapeur. Chaque espèce de projectile y était représentée par des centaines ou des milliers ou même des centaines de milliers d'exemplaires, suivant son poids.

Tenter la moindre énumération serait impossible. Il y avait là de gros obus de 305 m/m et 210 m/m, emballés dans des caisses ou dans des gaines de jonc tressé, ou simplement posés debout sur les planchers, une infinité de mines de 77 m/m pour obusiers (Minnenwerfer), des millions de grenades de différents types, des gargousses de soie pour la propulsion des obus de gros calibre et contenant une charge d'explosif affectant l'aspect de pâtes alimentaires, des dispositifs pour la production de brouillard artificiel, des fusils, des cartouches, des fusées éclairantes avec leurs pistolets lanceurs, une profusion de détonateurs constitués par de petits tubes en cuivre au fond desquels était disposée une mince pellicule de nitroglycérine et extrêmement dangereux à manipuler, etc...

Pour l'approvisionnement de ce dépôt, les Allemands avaient construit, à l'emplacement actuel des Etablissements Paridans un réseau de plusieurs voies de garage, ainsi qu'un raccordement au faisceau de Mont-Saint-Martin.

Au cours des derniers mois de la guerre, les Allemands avaient installé, dans les prairies du Kim, un immense dépôt de matériel et d'outillage (Material und Werkzeuge Depot). Ce dépôt occupait la plus grande partie du quadrilatère compris entre la rue Léon Thommès qui n'était alors qu'un chemin agricole, la rue Gillet, le chemin de fer et l'avenue de la Gare. Il contenait une quantité invraisemblable de matériel d'une diversité inimaginable. L'énumération suivante est loin d'être exhaustive et ne donne qu'une faible idée de la multiplicité des objets entreposés.

On pouvait y trouver des forges de campagne avec outils de maréchalerie, des enclumes, des forets, des tarauds, des filières, de l'outillage à main pour l'ajustage, la menuiserie ou la maçonnerie, des outils de précision, des camionnettes sanitaires bourrées de matériel médical, outils de chirurgie, de dentisterie, des appareils comportant des cadrans mystérieux dont la destination échappait aux profanes, des bicyclettes, des pneus, des instruments d'optique, jumelles, télescopes, périscopes de tranchées, des rouleaux de toile de jute, etc... etc...

Pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre l'abandon de la surveillance allemande et l'arrivée des troupes américaines, le dépôt fut littéralement vidé de son contenu par la population (nous en reparlerons plus loin). Rares furent les Aubangeois qui ne purent trouver, dans cette gigantesque foire d'empoigne, l'objet de leurs rêves.

Il y avait, à peu près à l'endroit où se trouve actuellement la tribune du stade de foot-ball, un petit camp de prisonniers russes et italiens. Ces malheureux étaient affectés aux travaux de manutention, tant au dépôt de matériel du Kim qu'au dépôt de munitions du Jungenbusch

Malgré leur qualité (façon de parler) de prisonniers de guerre, ils étaient traités de la façon la plus inhumaine. Mal logés, mal nourris, leur sort n'était guère plus enviable que celui des prisonniers russes que j'avais connus à Montmédy.



Un coin du dépôt de munitions du JUNGENBUSCH. A gauche, un stock d'obus de 305. Au fond, une des deux locomotives desservant le dépôt.



Fin novembre 1918. Une compagnie de soldats américains cantonnés au château de Clémara.

Quand, à la veille de l'armistice, la grippe espagnole sévit dans nos régions, le camp fut décimé en quelques jours par cette terrible maladie qui y trouva un aliment de choix.

Les vingt neuf croix alignées au cimetière attestent l'ampleur de cette hécatombe. J'ai pu recueillir, dans le livre des défunts de la paroisse, les noms de quatorze de ces martyrs, deux Russes et douze Italiens, tous décédés entre le 10 et le 16 Octobre.

Cette épidémie meurtrière fit également des victimes parmi la population aubangeoise où l'on eut à déplorer cinq décès en cinq jours :

le 24 Octobre :	Arquin Félicie	64 ans
"	Pierrard Irma	28 ans

le 25 Octobre :	Muller Madeleine	10 ans
"	Servais Marcelle	2 ans

le 29 Octobre :	Rollin Georges	7 jours
-----------------	----------------	---------



XI • La Débâcle

Enfin, de bonnes nouvelles ! La ruée désespérée dans laquelle les Allemands avaient jeté toutes leurs réserves, venait de tourner court dans la poche de Château-Thierry. Le Maréchal Foch, revêtu par ses pairs du commandement suprême des armées alliées, avait lancé, le 18 Juillet, la contre-offensive libératrice. Les divisions du Kaiser, bousculées, désemparées, sentaient souffler le vent de la défaite et durent se résigner à une honteuse retraite qui les retrouva, dès Septembre, à Gand, Mons et Sedan.

La révolution qui grondait en Allemagne, animée par les comités d'ouvriers et de soldats - et qui devait aboutir à la proclamation de la République - obligea le Kaiser à abdiquer dès le 9 Novembre.

Deux jours plus tard, le 11 Novembre, les plénipotentiaires allemands étaient contraints de signer, dans le wagon désormais historique de Rethondes, en forêt de Compiègne, un armistice dont voici les points principaux :

1. - Application six heures après la signature.
2. - Evacuation de la Belgique, de la France et de l'Alsace-Lorraine endéans les 14 jours. Ce qui restera des troupes allemandes après ce délai sera fait prisonnier et interné.
3. - Livrer 5.000 canons, 30.000 mitrailleuses, 3.000 Minnenwerfers, 2.000 avions.
4. - Evacuation de la rive gauche du Rhin - Mayence, Coblenze, Cologne seront occupées par les Alliés.
5. - Sur la rive gauche du Rhin, rien à enlever : les fabriques resteront allumées et les chemins de fer en activité.
6. - Sur la rive droite du Rhin, zone neutre de 30 kilomètres (Evacuation endéans les 14 jours).
7. - Livraison de 500 locomotives, 150.000 wagons, 10.000 autos.
8. - Entretien des troupes alliées par l'Allemagne.
9. - A l'Est, les troupes allemandes devront être retirées sur les frontières qu'elles occupaient en 1914.

10. - Annulation des traités de Bucarest et de Brest-Litowsk.
11. - Capitulation de l'Est africain.
12. - Remise de l'argent aux banques belges et de l'or russe et roumain.
13. - Libération des prisonniers, sans réciprocité.
14. - Cession de 100 sous-marins, 8 croiseurs légers et 6 dread-rougths, les autres vaisseaux de guerre étant désarmés et surveillés dans des ports neutres et alliés.
15. - Garantie de la liberté de circulation dans le Kattegat, enlèvement des champs de mines par l'Allemagne et occupation des forts et batteries qui surveillent ce détroit.
16. - Le blocus reste en vigueur.
17. - Les vaisseaux de commerce allemands qui se trouvent en mer seront capturés.
18. - Toutes les conditions imposées aux pays neutres par l'Allemagne seront suspendues.
19. - L'armistice aura une durée de 30 jours.

(La défaite définitive de l'Allemagne a été consacrée par le Traité de Versailles du 28 juin 1919).

Sous la poussée irrésistible des forces alliées auxquelles l'intervention américaine avait insufflé un sang nouveau, le recul allemand se mua en débandade. Les soldats conspuaient et dégradèrent leurs officiers qui, n'ayant d'autre alternative, firent contre mauvaise fortune bon cœur et nous avons vu repasser à Aubange, des groupes de soldats complètement désorganisés, fraternisant avec les officiers dépourvus de leurs insignes et braillant des chants révolutionnaires.

Suivant l'expression consacrée, on pouvait dire que "*l'intendance ne suivait plus*". La troupe, livrée à elle-même et cherchant à faire flèche de tout bois, proposait en vente à la population des objets dérobés au dépôt d'outillage du Kim tandis que les prisonniers russes et italiens, rendus à la liberté par la défection de leurs gardiens, erraient dans les rues, en quête de nourriture. La population n'attendait d'ailleurs pas le départ du dernier soldat ennemi pour se servir elle-même en mettant le dépôt à sac.

Le 18 Novembre, le bruit ayant couru que les Américains approchaient rapidement de Longwy, je résolus de me porter à leur rencontre. Avec mon camarade Joseph Perbal, nous prîmes à bicyclette le chemin de la France.

L'usine de Mont-Saint-Martin où les Allemands avaient installé une confiserie, était déjà livrée au pillage et nous avons vu balancer par-dessus le mur d'enceinte des sacs de sucre et des tonnelets de miel artificiel.

Après avoir salué au passage la famille Pétat (des Aubangeois ayant ouvert un café à Gouraincourt), nous traversâmes Longwy-Bas et c'est à Rehon qu'il nous fut donné de pouvoir enfin acclamer nos libérateurs.

Qu'ils étaient beaux, dans leur élégant uniforme kaki, avec leur chapeau de feutre à larges bords et, surtout, leur sourire ! L'arôme de leurs cigarettes donnait à la joie qui nous étreignait une saveur toute particulière. - Phénomène que je ressentis de nouveau vingt six ans plus tard, dans des circonstances identiques - Cet accompagnement olfactif de certaines de nos sensations est tellement évident que mon père, non-fumeur invétéré, savoura, avec délices, une de ces cigarettes qui fleuraient bon la liberté retrouvée.

Au retour, les poches garnies de cigarettes et de ce curieux tabac blond en paillettes contenu dans des sachets de toile, nous nous confondions, avec les vainqueurs, sous les vivats des populations.

A la frontière, où le peuple aubangeois était accouru, ce fut du délire. On riait, on pleurait, on chantait, on se congratulait. On embrassait des gens que l'on connaissait à peine. On se regardait, les yeux emplis de larmes de joie avec des mouvements du menton qui voulaient dire : *"Alors ! on les a eus !"*

A toutes les fenêtres, les drapeaux surgis des oubliettes, claquaient gaiement. Tandis que les cloches de l'église sonnaient à toute volée, la foule en liesse, bras dessus, bras dessous, à la façon des cramignons liégeois, scandait les flonflons de la musique locale qui, après cinquante deux mois d'hibernation, faisait spontanément sa première sortie. Dans la salle Henrion, envahie d'autorité, un bal s'organisa, animé par une musique militaire américaine exécutant des airs de jazz dont la mélodie syncopée déroutait quelque peu mais qui n'empêcha pas les couples de se trémousser allégrement.

Les lampions éteints, les Américains installés à Clémaraire et le dernier Allemand retourné dans son pays, Aubange, sortant de sa léthargie, s'éveilla dans la paix enfin retrouvée !

° ° °

Avant de clore ce chapitre, tout imprégné de l'allégresse d'un jour mémorable, j'adresse une pensée émue aux Aubangeois qui ont payé de leur vie cette tragique aventure :

DIDIER Emile	français	tombé sur le front français
GERARD Louis	français	tombé sur le front français
PINCEMAILLE Ernest	français	tombé sur le front français
PACHE Henri	français	tombé sur le front français
BAILLE Léon	français	tombé sur le front français
PERBAL Louis	né à Aubange	de père français et ayant opté pour la Belgique, tombé sur le front de l'Yser
COLLIN Louis	belge	porté disparu sur le front de l'Yser
LOUIS Paul	belge	décédé en déportation à Montmédy, à l'âge de 24 ans, le 22 Octobre 1918, soit 19 jours avant l'armistice.



X77 • Les Séquelles

Les Allemands avaient truffé la région de dépôts de munitions.

Pendant la nuit du 17 Février 1918, un dépôt très important installé sur le crassier des Usines Raty à Saulnes, était bombardé par des aviateurs anglais. Le souffle provoqué par la déflagration fut tellement puissant que des portes de grange s'ouvrirent, paraît-il, jusqu'à Chantemelle.

Pour ma part, étant au lit, je vis soudain, malgré mes paupières closes, une lueur aveuglante envahir la chambre. Au bout de quelques secondes, ma fenêtre s'ouvrit avec fracas et le déplacement d'air me plaqua littéralement sur ma couche.

L'abbé Hogard, historien du clergé du diocèse de Nancy pendant la guerre 1914-1918, expose les faits dans les termes suivants :

"Une catastrophe faillit anéantir le village et les environs. Le 17 Février 1918, pendant la nuit, des aviateurs anglais jettent des bombes sur le dépôt de munitions de Saulnes. Une formidable explosion détruit une partie de la localité, saccage le cimetière, l'église et le presbytère. Le curé (l'abbé Gaspard) est blessé à la tête et perd beaucoup de sang. Pas un seul civil n'est tué".

Madame HANS, qui avait huit ans à l'époque, raconte :

"Nos lits se retrouvèrent tout-à-coup à la cave et c'est par miracle que nous échappâmes à la mort. Nous fûmes transportés chez M. le curé Gaspard qui prêta une soutane à ma mère, celle-ci se trouvant en tenue sommaire. Les nuits suivantes, une grande partie de la population transporta ses literies dans les galeries des mines".

Grâce à l'extrême amabilité de Monsieur l'abbé ZORN, curé de Saulnes, nous avons pu prendre connaissance d'un extrait des registres paroissiaux qui confirme la relation de M. HOGARD et de Mme HANS.

Le bruit avait couru, à l'époque, que le bombardement avait été effectué par le fils de Monsieur RATY, directeur de l'Usine, mais il ne s'agissait là que d'une pieuse légende.

Quelques semaines plus tard, au cours d'un bombardement nocturne, une bombe tomba à la Wagenfabrik, démolissant le four à bandages. Les dégâts, quoique importants, n'apportèrent pas d'entraves sérieuses à la production.

Après sa conclusion, la guerre devait encore faire de nombreuses victimes. Le Génie allié avait entrepris la destruction du stock de munitions entreposées dans l'énorme dépôt du bois de Jungenbusch. Le chantier où s'effectuait cette dangereuse opération était établi hors du bois, à proximité immédiate du point de convergence des trois frontières et de la ligne de chemin de fer Athus-Longwy. Les obus étaient placés par quantités relativement importantes dans une grande fosse, recouverts de terre, puis soumis à une décharge électrique qui provoquait l'explosion.

Vers la fin de Mars 1919, une des charges explosa prématurément, occasionnant la mort de soixante prisonniers allemands et creusant dans le sol un énorme cratère. Plusieurs wagons de munitions se trouvant dans les environs immédiats furent incendiés et la maison du garde-barrière soufflée.

Un autre accident de même nature devait endeuiller la population aubangeoise. L'évacuation du dépôt du Jungenbusch avait été prise en charge par l'armée belge qui, à cet effet, recrutait des travailleurs civils. Etant donnée l'inexpérience de cette main-d'oeuvre, les mesures de sécurité s'avéraient manifestement insuffisantes, sinon inexistantes, et ce qui devait arriver, arriva.

Le 13 Avril 1920, quelques ouvriers étaient occupés à démanteler un baraquement contenant une énorme quantité de grenades à main. Pour une cause fortuite, une explosion se produisit, coûtant la vie à six d'entre eux :

KEMP Antoine	60 ans, d'Aubange
DIDRICHE Henri	25 ans d'Aubange
NAEGELS Ferdinand	18 ans, de Léau (Brabant)
KAENEN Henri	18 ans, d'Exel (Limbourg)

auxquels il faut ajouter 2 victimes ardennaises dont un nommé ETIENNE de Bertogne.

De multiples accidents furent également à déplorer, occasionnant, à quelques artificiers amateurs, des mutilations parfois sévères.



Un dernier Mot...

Le bienveillant courant d'intérêt que la récente parution de mon recueil de souvenirs "AUBANGE de mes jeunes années" a éveillé dans le public et les multiples encouragements à la récidive qui me furent prodigués de divers côtés, m'ont incité à mettre sur le métier les pages dont vous venez d'achever la lecture.

J'ai fait de mon mieux pour y traduire, au travers de ma propre aventure, les angoisses et les préoccupations ressenties par mes concitoyens pendant cette épreuve, longue de cinquante-deux mois, au cours de laquelle les pires vicissitudes, et souvent les larmes hélas ! ne leur furent point épargnées.

Peu enclin par nature, à me complaire dans la morosité, je me suis efforcé de relater de manière plaisante et, dans la mesure où le sujet du récit le permettait, les événements dont je fus le témoin, sinon le protagoniste.

Je me plais à croire que mes contemporains auront aimé revivre certaines situations dans lesquelles ils se seront parfois reconnus.

Quant aux jeunes qui n'ont pas connu cette époque, puissent-ils avoir découvert, avec quelque intérêt, l'un ou l'autre épisode de ce que fut la vie de leurs aînés à un moment crucial de l'Histoire.

Ai-je réussi à intéresser les uns et les autres ?

Mon plus cher désir serait que la tâche, commencée en 1900, se muât en tradition de façon à ne pas laisser sombrer dans l'oubli la petite histoire de notre cher Aubange.

A quand une prochaine chronique de l'entre-deux-guerres et de la seconde guerre mondiale ?

Qui ramassera le flambeau ?

AUBANGE, 25 Mars 1975

Editeur responsable :

Maurice MULLER
Rue Hansel, 16

AUBANGE

Muller

Léon DELCHAVEE
Rue Perbal, 19

AUBANGE

BIBLIOGRAPHIE

- Emile HINZELIN 1914 : Histoire illustrée de la guerre du Droit. Paris. Quillet.
- Paul-Denis NAVET L'âge allemande, 1914-1915 - Siège Vaillant - Carmanche - 1919.
- Chanoine Jean SCHMITZ et Don Norbert NIEUWLAND Documents pour servir à l'histoire de l'INVASION ALLEMANDE dans les provinces de Namur et de Luxembourg. Tome VIII. Bruxelles - Paris. Ed. Van Oest & Cie.
- Fernand ANTOINE (dit Félix) Montmédy sous l'occupation, vue par un de ses habitants (Rapport stencilé).
- Capitaine de Réserve JULLIAC - Montmédy 1er août - 19 août 1914.
Berger Editeur - Nancy 1925.
- A. X^{ooo}, instituteur De Longwy au camp de X... Nancy. Imp. lorraine 1916.
- Abbé R. HOGARD Le clergé du diocèse de Nancy pendant la guerre 1914-1918. Nancy. Imp. Wagner 1920.
- Pierre GIND Le livre d'Or de Longwy - Paris. Henriot 1922.
- Abbé Ch. DUBOIS La Bataille de Virton. Willems, Arlon.
- REGISTRES PAROISSIAUX AUBANGE - SAULNES

Table des Matières

PREFACE	page 1
Chapitre I - Les Prodromes	page 4
Chapitre II - Un Point d'Histoire	page 6
Chapitre III - Alea jacta est !	page 9
Chapitre IV - Le Siège de LONGWY et la Bataille de SIGNEULX.	page 13
Chapitre V - Une périlleuse aventure	page 18
Chapitre VI - Du sang sur les ruines.	page 20
Chapitre VII - Hommes : 40 Chevaux : 8	page 23
Chapitre VIII - L'Epreuve	page 27
Chapitre IX - La Wagenfabrik.	page 37
Chapitre X - La Cité sous le joug.	page 41
Chapitre XI - La Débâcle	page 54
Chapitre XII - Les Séquelles	page 58
 Un dernier mot	 page 60
Bibliographie	page 61